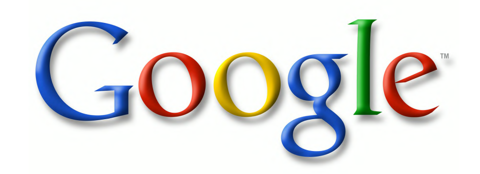





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



En prononçant ces mots, il s'élança dans la Mer.

JEAN SBOGAR.

Ne cherchons pas à débrouiller pourquoi l'innocent gémit, tandis que le crime est revêtu de la robe d'honneur : le jour des vengeances, le jour de la rétribution éternelle peut seul nous dévoiler le secret du juge et de la victime.

SECONDE ÉDITION,

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

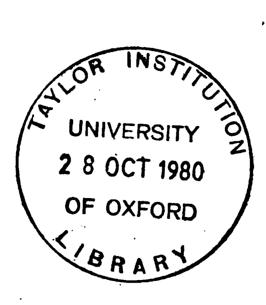
TOME SECOND.

PARIS,

LIBRAIRIE DE GIDE FILS

RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 20.

1820.



JEAN SBOGAR.

CHAPITRE X.

On est détrompé sans avoir joui ; il reste encore des désirs, et l'on n'a plus d'illusions. L'imagination est riche, abondante et merveilleuse ; l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On habite avec un cœur plein, un monde vide, et sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout.

CHATEAUBRIAND.

L'INTIMITÉ de Lothario étoit devenue un besoin pour Antonia, que l'espérance de ramener son cœur à la foi enflammoit d'un zèle

plein de tendresse, et qui l'aimoit déjà vivement avant de s'être avoué qu'elle l'aimoit. Elle n'étoit pas moins précieuse à madame Alberti, qui, de plus en plus inquiète sur le sort d'une jeune fille sans appui, qui entroit dans le monde avec une organisation débile, une santé chancelante, et une disposition extrême à subir douloureusement toutes les impressions fortes, ne concevoit la possibilité de lui assurer quelque bonheur qu'en lui faisant trouver, dans une affection puissamment sentie, une protection de plus contre les froissemens de la vie. Elle voyoit un grand

avantage à aider de bonne heure l'attachement presque maternel qu'elle avoit pour sa sœur, du secours d'un sentiment plus tendre encore et plus prévoyant, tel qu'Antonia l'avoit sans doute inspiré à Lothario, quoique, par une singularité difficile à définir, il évitât de rapporter ce qu'il éprouvoit si évidemment à aucun être particulier. On auroit cru qu'il s'étoit formé dans un monde plus élevé quelque type admirable de perfection dont la figure et le caractère d'Antonia ne faisoient que lui retracer le souvenir, et que s'il arrêtoit sur elle ses regards avec une attention si

vive et si tendre, c'est que ses traits réveilloient en lui une réminiscence dont l'objet n'étoit pas sur la terre. Cette circonstance avoit entretenu dans leurs rapports une sorte de mystère pénible, qui étoit à charge à tous, mais que le temps seul pouvoit éclaircir. Antonia se trouvoit assez heureuse d'ailleurs de l'amitié d'un homme tel que Lothario; et son âme, timide et défiante, qui comprenoit bien un autre bonheur, n'eût pas osé le désirer. Sa vie s'embellissoit de l'idée qu'elle occupoit la vie de Lothario, et qu'elle avoit pris dans les pensées de cet homme extraor-

dinaire une place que personne, peut-être, ne partageoit avec elle. Quant à Lothario, sa mélancolie augmentoit tous les jours, et s'augmentoit surtout de ce qui sembloit propre à la dissiper. Souvent, en serrant la main de madame Alberti, en reposant ses yeux sur le doux sourire d'Antonia, il avoit parlé de son départ avec un soupir étouffé, et ses paupières s'étoient mouillées de larmes.

Cette disposition mélancolique de l'esprit, qui leur étoit commune, les éloignoit des lieux publics et des plaisirs bruyans auxquels les

Vénitiens se livrent pendant la plus grande partie de l'année. Leur temps se passoit ordinairement en promenades sur les lagunes, dans les îles qui y sont semées, ou dans les jolis villages de la Terre-Ferme qui bordent les rives élégantes de la Brenta. Cependant, de tous les lieux où ils aimoient à se retrouver, il n'en étoit aucun qui leur offrît plus de charmes qu'une île étroite et allongée, que les habitans de Venise appellent *Lido*, ou le rivage, parce qu'elle termine en effet les lagunes du côté de la grande mer, et qu'elle est comme leur limite. La nature semble avoir im-

primé à ce lieu un caractère particulier de tristesse et de solennité, qui ne réveille que des sentimens tendres, qui n'excite que des idées graves et rêveuses. Du côté seulement où il a vue sur Venise, le Lido est couvert de jardins, de jolis vergers, de petites maisons simples, mais pittoresques. Aux beaux jours de fête de l'année, c'est le rendez-vous des gens du peuple, qui viennent s'y délasser des fatigues de la semaine, par des jeux et des danses champêtres. De là, Venise se développe aux yeux dans toute sa magnificence; le canal, couvert de gondoles, présente

dans sa vaste étendue, l'image d'un fleuve immense, qui baigne le pied du palais ducal et les degrés de Saint-Marc. Une pensée amère serre le cœur, quand on distingue au-dessous de ces dômes majestueux les murs noircis par le temps de l'inquisition d'état, et quand on réfléchit à la quantité innombrable de victimes que ces cachots ont dévorées. En remontant vers la crête du Lido, on se sent attiré par l'aspect d'un bosquet de chênes qui en occupe toute la partie la plus élevée, qui s'étend en rideau de verdure au-dessus du paysage, ou qui s'y divise çà et là en groupes

frais et ombreux. On croiroit, au premier abord, que cet endroit, favorable à la volupté, ne renferme d'autres mystères que ceux du plaisir, il est consacré aux mystères de la mort. Un grand nombre de tombes éparses, chargées de caractères singuliers et inintelligibles pour la plupart des promeneurs, semblent annoncer la dernière demeure d'un peuple effacé de la terre, qui n'a point laissé d'autres monumens. Cette idée imposante qui rassemble, qui confond avec le sentiment de la brièveté de la vie celui de l'antiquité des temps, a quelque chose de plus vaste et

de plus austère que celle qui naît sur la pierre mortuaire d'un homme que nous avons connu vivant; mais elle n'est qu'une erreur. On n'a pas fait quelques pas, que la rencontre d'une pierre plus blanche, ornée d'une manière plus moderne, et souvent semée encore de fleurs à peine fanées qu'est venu y déposer l'amour conjugal, la piété filiale en deuil, dissipe cette illusion. Ces lettres inconnues sont empruntées à la langue d'une nation à laquelle Dieu a promis de ne point finir, et qui vit séparée des hommes, au milieu des hommes avec lesquels elle n'a pas même

le droit de mêler sa poussière. C'est le cimetière des Juifs. En redescendant à l'opposé de Venise, tout-à-coup les arbres deviennent plus rares, le gazon poudreux et flétri ne se fait plus remarquer que d'espace en espace; la végétation disparoît enfin tout-à-fait, et le pied s'enfonce dans un sable léger, mobile, argenté, qui revêt tout ce côté du Lido, et qui aboutit à la grande mer. Ici le point de vue change entièrement, ou plutôt l'œil égaré sur un espace sans bornes cherche inutilement ces forêts de clochers superbes, ces dômes éblouissans, ces monumens somp-

tueux, ces bâtimens élégamment pavoisés, ces gondoles agiles, qui, un moment auparavant, l'occupoient de tant de distractions brillantes et flatteuses. Il n'y a pas un ressif, pas un banc de sable qui le repose dans cette vague étendue. Ce n'est plus la surface plane et opaque des canaux tranquilles qui ne se rident le plus souvent que sous la rame légère du gondolier, et qui embellissent, de leur cours toujours égal, des rues où chaque maison est un palais digne des rois. Ce sont les flots orageux de la mer indépendante, de la mer qui ne reçoit point les lois de l'homme,

et qui baigne indifféremment des villes opulentes ou des grèves stériles et désertes.

Ce genre d'idées étoit d'une nature bien sérieuse pour l'âme timide d'Antonia, mais elle s'étoit peu à peu familiarisée avec les scènes et les images les plus sombres, parce qu'elle savoit que Lothario y prenoit plaisir, et qu'il ne goûtoit avec douceur, avec plénitude, le charme d'une conversation recueillie, que dans les solitudes les plus agrestes. Ennemi des formes du monde, qui contraignoient, qui réprimoient l'expansion de son ar-

dente sensibilité, il n'étoit véritablement lui que lorsque le cercle de la société étoit franchi, et que, seul avec la nature et l'amitié, il pouvoit donner carrière à l'impétuosité de ses pensées, souvent bizarres, toujours énergiques et franches, quelquefois grandes et sauvages comme le désert qui l'inspiroit. C'est alors surtout que Lothario paroissoit quelque chose de plus qu'un homme. C'est quand, libre des convenances qui rapetissent l'homme, il sembloit prendre possession d'un création à part, et respirer du poids des institutions sociales dans un endroit où elles

n'avoient pas pénétré. Appuyé contre un arbre sans culture, sur un sol que les pas du voyageur n'ont jamais foulé, il rappeloit quelque chose de la beauté d'Adam après sa faute. Plusieurs fois, Antonia l'avoit considéré dans cette situation à cette partie supérieure du Lido, où se trouve le cimetière des Israélites. De là, pendant qu'il portoit alternativement ses regards sur Venise et sur la mer, sa physionomie, si mobile, si animée, si expressive, peignoit ce qui se passoit en lui avec autant de netteté, autant de précision que la parole. On lisoit dans ses regards le rapi-

prochement pénible que faisoit son esprit, de ces tombeaux intermédiaires entre un monde tumultueux et la monotonie éternelle des mers, avec le terme de la vie de l'homme, qui est aussi placé, peut-être, entre une agitation sans but et une inaction sans fin. Sa vue s'arrêtoit douloureusement aux dernières limites de l'horizon du côté du golfe, comme si elle eût cherché à les reculer encore, et à trouver au-delà quelque preuve contre le néant. Un jour Antonia, pénétrée de cette idée comme s'il la lui avoit communiquée, s'élança jusqu'à lui du tertre où elle étoit assise; et, saisis-

sant sa main de toute la force dont elle étoit capable : Dieu, Dieu ! s'écria-t-elle, en lui indiquant du doigt la ligne indécise où la dernière vague se mêloit au premier nuage..... il est là ! Lothario, moins surpris que touché d'avoir été compris, la pressa contre son sein. Dieu manqueroit dans toute la nature, répondit-il, qu'on le trouveroit dans le cœur d'Antonia.

Madame Alberti, témoin de tous leurs entretiens, prenoit moins d'intérêt à ceux qui se tournoient vers ces grands objets de méditation, parce qu'elle croyoit sans ef-

fort, avec une foi naïve, et qu'elle n'avoit jamais supposé qu'on pût mettre en doute les seules idées sur lesquelles reposent le bonheur et les espérances de l'homme. Quelques circonstances lui avoient donné lieu de croire que les opinions religieuses de Lothario n'étoient pas d'accord en tout avec celles d'Antonia ; mais elle étoit loin de penser que cela s'étendît jusqu'aux principes fondamentaux de sa croyance, et ce petit défaut d'harmonie entre deux cœurs qu'elle vouloit unir l'inquiétoit bien légèrement. Quelque parfait que fût Lothario, elle sentoit qu'il pouvoit

se tromper, mais elle étoit sûre qu'un homme aussi parfait que Lothario ne pouvoit pas se tromper toujours.

CHAPITRE XI.

Je grince les dents quand je vois les injustices qui se commettent, et comment on persécute de pauvres misérables au nom de la justice et des lois.

GOETHE.

UN jour que leur promenade s'étoit prolongée plus que de coutume, que l'obscurité qui commençoit à s'étendre sur la mer ne laissoit plus distinguer Venise qu'aux lumières éparses de ses bâtimens; dans le silence où reposoit toute

la nature, et où l'oreille saisissoit facilement les moindres bruits, celle d'Antonia fut tout-à-coup frappée d'un cri extraordinaire qui n'étoit cependant pas nouveau pour elle et qui la fit tressaillir. Elle se souvenoit de l'avoir entendu au *Farnedo*, le jour où elle y avoit rencontré un vieux poëte morlaque, et depuis, aux environs du château de Duino, quand le moine arménien s'étoit élancé au milieu des brigands et les avoit dispersés devant lui. Elle se rapprocha de sa sœur par un mouvement involontaire; et chercha de l'œil Lothario qui étoit debout à la

proue de la gondole. Peu après, ce bruit se renouvela, mais il partoit d'un point beaucoup plus voisin, et au même instant la gondole éprouva une secousse violente, comme si elle avoit été touchée par une autre. Lothario n'étoit plus à la proue. Antonia poussa un cri et se leva précipitamment en l'appelant. La gondole étoit immobile. Un grand bruit qui se faisoit à côté fixa son attention, et changea son épouvante en curiosité. Elle distinguoit très-bien, dans cette rumeur confuse, la voix de Lothario qui parloit avec autorité au milieu d'une poignée d'hommes assemblés.

sur un bateau découvert. Il ne lui fallut qu'un moment pour comprendre que ces hommes étoient des sbires déguisés, qui conduisoient un prisonnier à Venise, et qui se plaignoient qu'on leur eût fait perdre leur proie. Indigné en effet de la violence qu'on faisoit à ce misérable, et ne voyant, dans les traitemens rigoureux qu'il éprouvoit, qu'un abus odieux de la force, Lothario s'étoit élancé sur le bâtiment et avoit délivré l'inconnu en le précipitant dans la mer d'où il pouvoit gagner un bord voisin à la nage. Les sbires éclatèrent d'abord en reproches et en menaces,

car ce prisonnier étoit fort important; on avoit même des raisons de penser que c'étoit un émissaire de Jean Sbogar, et ils attendoient un grand prix de leur capture; mais ils rentrèrent dans un respectueux silence en reconnoissant Lothario, dont l'influence mystérieuse servoit de frein, dans ces temps de crise, à tous les excès du pouvoir. Après leur avoir adressé quelques mots de mépris, il laissa tomber au milieu d'eux une poignée de sequins, et remonta paisiblement sur la gondole où son retour acheva de calmer les inquiétudes d'Antonia. A l'instant où ils entroient dans le

canal, le cri singulier qui avoit averti quelque temps auparavant l'attention de Lothario, se fit entendre de nouveau à la pointe de la Judécque. Antonia présuma que l'homme que Lothario venoit de tirer des mains des sbires étoit abordé en cet endroit, et qu'il en donnoit connoissance à son libérateur, pour lui apprendre qu'il n'avoit pas reçu de lui un bienfait inutile. Lothario parut éprouver un vif transport de joie, et ce sentiment se communiqua au cœur d'Antonia, qui, à travers la crainte vague qui l'occupoit encore, jouissoit vivement de la perfection de

l'âme de Lothario qu'elle avoit vu toujours prêt à se révolter contre l'injustice et à se dévouer pour le malheur. Elle concevoit que cette impétuosité invincible de sentimens l'exposoit à tomber quelquefois dans des excès dangereux, mais elle ne supposoit pas qu'on pût blâmer jamais des fautes aussi nobles dans leur motif.

Madame Alberti recevoit rarement du monde, parce qu'elle avoit remarqué que ce genre de distractions qui consiste le plus souvent dans un échange de bienséances réciproquement importu-

nes, convenoit peu à Antonia dont les goûts la dirigeoient en toutes choses. Cependant, ce jour-là même, contre l'ordinaire, elle attendoit une société assez nombreuse qui arriva presque en même temps qu'elle. Déjà le singulier incident qui venoit de se passer s'étoit répandu dans les groupes de la place Saint-Marc, et le bruit populaire, toujours favorable à Lothario, avoit présenté sa conduite sous le jour le plus brillant. Le peuple vénitien, qui est en apparence le plus souple de tous et le plus facile à asservir; qui est le plus humble, le plus caressant

envers ses maîtres, est intérieurement le plus jaloux peut-être de sa liberté; et, dans ces momens de tourmente publique où le pouvoir indécis passoit de main en main à la merci du hasard, il se rattachoit avec enthousiasme à tout ce qui paroissoit garantir son indépendance ou la défendre dans l'absence des institutions. La moindre atteinte à la sûreté des individus inquiétoit, révoltoit son irritabilité ombrageuse, et il étoit bien moins porté à voir, dans les actes les plus légitimes de l'autorité, ce qu'elle faisoit pour maintenir sa sécurité, que ce qu'elle pouvoit

faire un jour pour la détruire. Le nom de Jean Sbogar étoit parvenu à Venise comme celui d'un homme dangereux et redoutable; mais il n'y avoit jamais donné d'alarmes, parce que sa troupe trop peu nombreuse pour tenter un coup de main sur une grande ville, ne portoit guère les ravages que la renommée lui reprochoit, que dans quelques villages de la Terre-Ferme auxquels les habitans des lagunes étoient aussi étrangers que s'ils en avoient été séparés par des mers immenses. Un émissaire de Jean Sbogar n'étoit donc pas un ennemi pour Venise, et l'on ne voyoit générale-

ment dans l'action de Lothario qu'un de ces mouvemens de générosité énergique qui paroissoient si naturels à son caractère, et qui lui avoient déjà gagné l'affection des classes inférieures et l'estime de tout le monde. La conversation se tourna naturellement sur cet objet dans le cercle de madame Alberti, malgré l'embarras visible de Lothario, dont la modestie ne supportoit pas les moindres éloges sans impatience, et rien n'annonçoit que cette thèse inépuisable dans le style de la politesse vénitienne dût se terminer enfin, à la grande satisfaction de l'homme

qui en étoit l'objet, lorsqu'Antonia, tourmentée du malaise que manifestoit sa physionomie, s'empressa de saisir un aspect moins favorable de cet événement pour soulager Lothario du poids d'une admiration importune. Si cependant, dit-elle en souriant, le seigneur Lothario s'étoit trompé sur l'objet de son généreux dévouement; si la mauvaise opinion qu'il a des sbires s'étoit trouvée cette fois en défaut; s'il avoit joint au malheur d'entraver l'action des lois, et de leur opposer une résistance qui est toujours répréhensible, celui de dérober au châtiment qui lui

est dû un de ces coupables qu'aucune classe de la société ne réclame, de faire rentrer dans le monde effrayé quelques-uns de ces monstres qui ne marquent leurs jours que par des scélératesses; s'il avoit délivré un des compagnons de Jean Sbogar.... et je frémis d'y penser! Jean Sbogar lui-même!.... Jean Sbogar, interrompit Lothario avec l'accent de l'inquiétude et de la surprise!..... Mais qui pourroit penser, continua-t-il, que Jean Sbogar, ou même un des siens, eût osé se jeter au milieu de Venise, sans but, sans intérêt connu, car ce n'est point dans une grande ville

que ces bandits peuvent exercer ouvertement le brigandage et l'assassinat? Cet artifice des sbires est trop grossier!..... Il est absurde, s'écria madame Alberti. On conçoit qu'un proscrit d'un ordre élevé, que le chef d'un parti généreux s'introduise dans une ville où son jugement a été porté, où il est dévoué à la mort et attendu par l'échafaud. Quand cette tentative seroit inutile à sa cause, combien de sentimens peuvent l'y déterminer! Mais quel sentiment, quelle passion détermineroit un misérable chef de voleurs dont le cœur n'a jamais palpité qu'à l'espoir du bu-

tin, à exécuter une entreprise aussi téméraire? Ce n'est pas l'amour, sans doute! Heureux ou malheureux dans ses desseins, toujours sûr d'inspirer le même mépris, de quelle femme obtiendroit-il les regards, sinon de celles pour qui l'on seroit honteux de rien entreprendre? Est-il quelqu'un qui comprenne l'amante de Jean Sbogar?

— En effet, dit Lothario, ce seroit singulier. — Au reste, continua madame Alberti, qui sait même si cet homme existe, si son nom n'est pas le mot d'ordre d'une bande aussi méprisable que les autres, mais assez adroite pour chercher

à relever sa bassesse par l'éclat de quelque renommée? — Sur ce point, madame, dit un homme d'un âge avancé, qui avoit écouté attentivement madame Alberti pendant qu'elle parloit, et qui faisoit remarquer depuis quelque temps l'intention de lui répondre, vos doutes sont mal fondés. Jean Sbogar existe très-réellement, et ne m'est pas tout-à-fait inconnu. — Le cercle se resserra, à l'exception de Lothario qui continuoit de prêter à la conversation une attention assez froide, selon son usage, celle tout au plus qu'exige la politesse dans un entretien dont l'objet est également

indifférent à tout le monde. — Je suis Dalmate, continua l'étranger, et né à Spalato. — A Spalato, dit Lothario en se rapprochant. Je connois beaucoup ce pays. — C'est dans les environs de cette ville qu'est né Jean Sbogar, reprit le vieillard, au moins si j'en crois les témoignages qui me sont parvenus, car ce nom même n'est pas son nom. Il le prit en quittant sa famille, qui est une des plus nobles et des plus illustres de notre province, et qui remonte en ligne directe à un prince d'Albanie. Je ne vous dirai pas ce qui le détermina à cette démarche, mais il passa

presque enfant au service des Turcs, et de là dans la révolte des Serviens, où il s'acquit promptement une grande réputation militaire. Les événemens n'ayant pas été favorables à son parti, il fut obligé de fuir pour se dérober à la proscription. Il rentra, dit-on, en Dalmatie et s'y trouva déshérité. Accoutumé à une vie orageuse, et tourmenté, à ce qu'il paroît, de passions sombres et violentes, il saisit la première occasion venue de se rattacher à un état de révolutions permanent. S'il s'étoit trouvé dans une de ces positions heureuses où l'activité et le génie mè-

nent à tout, il se seroit acquis peut-être une réputation honorable. Au défaut des périls que donnent la gloire, il a embrassé ceux qui ne donnent que le mépris et l'échafaud. C'est un être bien à plaindre! — Vous l'avez vu, vous avez vu Jean Sbogar? dit Antonia. — Je l'ai souvent pressé dans mes bras quand il étoit enfant, répondit le vieillard. C'étoit alors une âme douce et tendre, et une figure si noble et si belle! — Il étoit beau? s'écria madame Alberti. — Pourquoi pas? murmura Lothario. Une belle physionomie est l'expression d'une belle âme; et que de belles

âmes ont été altérées, aigries, quelquefois dégradées par l'infortune! Que d'enfans étoient l'orgueil de leurs mères, qui sont devenus le rebut ou la terreur du monde! Satan, la veille de sa chute, étoit le plus beau des anges! Mais, continua-t-il en élevant la voix, l'avez-vous connu plus âgé? — Jusqu'à dix ou douze ans, dit le vieux Dalmate, et depuis quelque temps il étoit devenu rêveur et solitaire. J'ai toujours pensé depuis que je le reconnoîtrois si je le rencontrois jamais. — Dieu vous préserve, reprit Lothario, de le reconnoître sur le banc des assassins! Ce moment

seroit également affreux pour vous et pour lui..... pour lui à qui il rappelleroit les souvenirs d'une jeunesse dont il a démenti les promesses, et qui fait peut-être maintenant son plus grand supplice! — En vérité, Lothario, dit Antonia, vous êtes trop disposé à pressentir de semblables impressions dans les autres. Vous ne pensez pas que, dans Jean Sbogar, elles se sont nécessairement aliénées par le seul effet de ses habitudes, et que son âme basse et flétrie ne les comprendroit plus, quand il seroit vrai, comme on le dit, qu'elle eût jamais pu les comprendre! — Lo-

thario sourit du côté d'Antonia; puis, se retournant vers les autres personnes qui composoient la société, et s'adressant plus particulièrement au vieillard qui venoit de parler : Que le méchant est malheureux sur la terre, dit-il en secouant la tête, puisqu'il est détesté par de telles âmes, sans qu'il lui reste devant elles un prétexte pour se justifier ou pour attendrir la rigueur de leur jugement! Le coupable n'est à leurs yeux qu'un monstre placé tout-à-fait hors de la nature par la bizarrerie féroce de sa destinée, et qui ne tient à rien d'humain! Il n'a été jeté au rang

des vivans que pour les effrayer et pour mourir. Cet infortuné n'a pas eu de parens. Il n'a point compté d'amis. Son cœur n'a jamais battu d'un sentiment profond de tristesse à la vue d'un malheureux comme lui. Son œil sans larmes s'est fermé au sommeil à côté de la misère qui veille et qui pleure. Grand Dieu ! qu'une pareille supposition troubleroit pour moi l'ordre déjà si triste de la société humaine ! Ah ! j'aime mieux croire à l'erreur d'un jugement faux, à l'aigreur d'un cœur blessé, à la réaction d'une vanité noble, mais impitoyable, qui s'est révoltée contre tout ce

qui la froissoit, et qui s'est ouvert une voie de sang parmi les hommes, pour se faire connoître à son passage et pour en laisser une marque. — J'ai pensé cela, dit Antonia émue en se rapprochant de Lothario et en appuyant sa main sur son épaule. — La pensée d'Antonia, continua-t-il, est toujours une révélation du ciel. Quant à moi, j'ai bien compris, j'ai senti souvent de quelle amertume les misères de la société pouvoient navrer une âme énergique, je conçois les ravages que la passion du bien même produiroit quelquefois dans un cœur ardent et inconsidéré. Il est

des hommes turbulens par calcul, orageux par intérêt, dont l'exaltation hypocrite ne surprendra jamais ni mon esprit ni ma pitié; mais, tant que je trouve la loyauté sous une action téméraire, extravagante ou féroce, je suis tout prêt à me faire le second de l'homme qui l'a commise, la justice l'eût-elle déjà condamné. — Antonia retira sa main avec une sorte d'effroi. Lothario la saisit. — L'homme a appartenu à deux états bien différens, mais il a emporté dans le second quelques souvenirs du premier; et chaque fois qu'une grande commotion politique fait pencher

vers son état naturel la balance de la société, il s'y précipite avec une incroyable ardeur, parce que telle est la tendance de son organisation, qui le ramène toujours d'une autorité irrésistible à la jouissance la plus complète de liberté qu'il puisse se procurer. Ce sentiment peut être affreux par ses résultats, il est presque toujours absurde dans ses combinaisons, mais il tient à la nature de l'homme, et il est en lui-même noble et touchant. C'est bien autre chose encore dans une société usée comme celles parmi lesquelles nous vivons, et où tout le pouvoir, partagé pour quel-

ques momens entre des institutions également précaires qui n'ont plus que le droit du temps ou qui n'ont encore que celui de l'audace, menace de tomber à tout moment des mains de la témérité dans celles de la bassesse, et de devenir le partage des derniers hommes. Eh quoi! lorsqu'un peuple est arrivé à ce point; lorsqu'arraché à ses anciennes mœurs et à ses anciennes lois par une force invincible, et incertain de son existence, il endort sa lâche agonie dans les bras des assassins qui le caressent pour hériter de ses dernières dépouilles; lorsque la société, si près de sa

ruine, ne repose presque plus parmi les méchans que sur des intérêts; parmi les honnêtes gens que sur quelques règles de morale qui vont cesser d'exister, il sera interdit à l'homme fort qui trouve en lui, et dans l'impulsion qu'il est capable de donner aux autres, la garantie, la seule garantie des droits de l'espèce entière; il lui sera défendu de rassembler toutes ses facultés contre l'ascendant de la destruction, contre l'empire de la mort? Je sais bien que cet homme n'arborera point l'étendard des sociétés ordinaires. Les sociétés ordinaires le repousseroient, car il leur parleroit un

langage qu'elles n'entendent point et qu'il leur est défendu d'entendre. Pour les servir, il doit se séparer d'elles, et la guerre qu'il leur déclare est la première caution de l'indépendance qu'elles trouveront un jour sous ses auspices, quand la main qui maintient les états se sera retirée tout-à-fait. Alors ces misérables brigands, l'objet du dégoût et de l'horreur des nations, en deviendront les arbitres, et leurs échafauds se changeront en autels. Ce n'est point ici un paradoxe, continua Lothario, c'est une induction tirée de l'histoire des peuples, et qui s'appuie de l'exemple

de tous les siècles. Qui ne verroit un effet très-naturel de l'ordre des choses dans cet esprit de renouvellement qui se manifeste à la fin d'une civilisation, et qui la tue pour la rajeunir? car enfin les nations ne rajeunissent qu'ainsi, au moins s'il faut en croire l'expérience. Et vous croyez à la Providence, et vous osez blâmer ses moyens! Quand un volcan épure la terre en couvrant vos campagnes de laves fumantes, vous dites que Dieu l'a voulu; et vous ne croyez pas que Dieu a revêtu d'une mission particulière ces hommes de sang et de terreur qui usent, qui

brisent les ressorts de l'état social pour le recommencer. Cherchez dans votre mémoire quels sont les fondateurs des sociétés nouvelles; et vous verrez que ces hommes sont des brigands comme ceux que vous condamnez! Qu'étoient, je vous le demande, ces Thésée, ces Pirithoüs, ces Romulus qui ont marqué le passage des âges barbares à l'âge héroïque auquel ils ont présidé; Hercule lui-même dont le nom est resté en vénération parmi les foibles, parce que les forts n'eurent jamais d'ennemi plus redoutable, et dont la colère ne s'adressoit qu'aux dieux et aux rois? Les

prêtres consacrèrent le souvenir de ses travaux, et lui décernèrent l'apothéose, quoiqu'il fût bâtard, voleur, meurtrier et suicide. J'ai vu, dans mon voyage à Athènes, la montagne sur laquelle Mars a été mis en jugement pour assassinat.

Pendant que Lothario parloit, Antonia s'étoit assise, et le regardoit avec un sentiment indéfinissable. Madame Alberti prenoit une part moins vive à ses discours, mais elle en jouissoit comme d'une idée singulière et nouvelle; et tel étoit sur elle l'empire de ces idées, qu'il lui faisoit souvent oublier

combien elles étoient en opposition avec les sentimens qu'elle avoit reçus de son éducation, ou que sa propre raison lui avoit inspirés. Le caractère de Lothario, connu d'ailleurs par une indépendance un peu farouche; et par un penchant prononcé pour les opinions qui ne portoient pas le sceau du pouvoir, et l'approbation plus honteuse encore de la multitude, prêtoit à ses expressions un intérêt piquant et singulier; sa position, dans le monde, étoit telle, qu'on ne pouvoit voir dans ses idées les plus bizarres et les plus hasardées, qu'un caprice de son imagination.

Cette impression étoit si générale quand il avoit parlé, qu'il étoit rare qu'on essayât de le contredire. On lui savoit gré de l'effusion de son cœur, de l'abandon de ses sentimens. On ne lui en demandoit pas compte. Cette conversation étoit finie depuis long-temps, et Lothario, absorbé, ne prenoit plus de part à l'entretien indifférent, à l'échange froid des phrases insignifiantes qui y avoit succédé. La tête appuyée sur sa main, il attachoit un œil sombre sur Antonia, qui avoit changé de place sans s'en apercevoir pour se rapprocher de lui, et qui paroissoit frappée d'une

pensée douloureuse. — Lothario, lui dit-elle à demi-voix en lui tendant la main, votre amour pour les foibles et les malheureux vous entraîne quelquefois à dire des choses que vous n'approuveriez plus après avoir réfléchi. Défiez-vous d'un enthousiasme que de certaines circonstances pourroient rendre funestes à votre bonheur, au bonheur de ceux qui vous aiment.
— De ceux qui m'aiment! s'écria Lothario...... Ah! si j'avois été aimé! si j'avois pu l'être; si le monde m'avoit été connu; si le regard d'une femme, digne de mon cœur, étoit tombé sur mon cœur.

avant que le malheur l'eût flétri!...
Quelle étrange supposition!... Antonia s'étoit encore rapprochée pour isoler Lothario; ou pour mieux l'entendre. Sa main étoit croisée dans la sienne. — Oui, reprit Lothario, si une femme qui m'auroit été destinée avoit permis à ma misérable vie un sentiment qui ressemblât à de l'amour; si un être qui eût approché d'Antonia, qui en eût approché de loin comme l'ombre de la réalité, m'avoit pris alors sous la protection de sa pitié.....; si j'avois pu respirer sans profanation l'air agité par les plis de sa robe, ou les ondes de ses cheveux.....; si mes

lèvres avoient osé te dire : Antonia je t'aime !...

La société s'écouloit. Antonia, tremblante, avoit cessé de comprendre sa position. Elle restoit immobile, et madame Alberti étoit rentrée; mais Lothario n'avoit rien changé à son langage. Il répétoit sa dernière phrase avec une expression plus sombre, et entraînoit madame Alberti vers sa sœur avec un cri douloureux : Que faites-vous, dit-il, que faites-vous de Lothario? Connoissez-vous Lothario, ou plutôt cet inconnu, cet homme du hasard qui n'a point de nom? E-

vous, la sœur de cette enfant, savez-vous que je l'aime, et que mon amour donne la mort? Antonia sourioit amèrement. Cette liaison d'idées ne se faisoit pas sentir à son esprit; mais elle y voyoit un présage pénible. Madame Alberti ne s'étonnoit point. Ces expressions n'étoient pour elle que celle d'un amour exalté, comme Lothario devoit le sentir, et comme elle s'en étoit souvent fait l'image. Elle pressa la main de Lothario, en le regardant d'une manière affectueuse, pour lui témoigner qu'il dépendoit de lui d'être heureux, et qu'il ne trouveroit point d'obstacle à ses

vœux dans la seule personne qui pût encore exercer quelque empire sur les résolutions de sa sœur. Les sentimens d'Antonia, encouragés par cet aveu, se manifestoient avec plus d'abandon. Elle les peignit d'un regard, le premier regard de ses yeux que l'amour eût animé. Malheur à moi! dit Lothario d'une voix étouffée, et il disparut. Le bruit d'une rame qui frappoit le canal, troubla le morne silence qui avoit suivi son départ. Antonia s'élança vers la fenêtre. La lune éclairoit d'un de ses rayons le panache flottant de Lothario, qui étoit ce jour-là vêtu à la vénitienne. L'as-

pect du ciel, le mouvement de l'air, l'heure, l'instant, quelqu'autre circonstance peut-être rappelèrent à Antonia l'apparition de ce brigand inconnu qu'elle avoit vu partir du môle de Saint-Charles. Son cœur ne céda qu'un moment à ce souvenir d'effroi. Quel que fut le motif secret du trouble de Lothario, il lui avoit dit qu'il l'aimoit, et sa tendresse devoit la protéger contre tous les périls.

CHAPITRE XII.

Ah! contrée délicieuse! s'il se trouvoit quelque séjour propre à calmer un peu les peines d'un cœur désolé, à panser les blessures profondes faites par les traits du chagrin, et à rappeler les premières illusions de la vie, ce seroit toi sans doute qui l'offrirois! Ton aspect enchanteur, tes bois solitaires, ton air pur et balsamique ont le pouvoir de calmer toute sorte de tristesse.... hors le désespoir.

CHARLOTTE SMITH.

MADAME Alberti passa la nuit et une partie du jour suivant à chercher des interprétations aux dis-

cours mystérieux de Lothario. Elle n'en trouva point qui changeassent la moindre chose à ses dispositions. Une naissance peut-être obscure, une fortune peut-être dérangée par des prodigalités excessives, de grands malheurs politiques ou privés qui le tenoient pour jamais éloigné de sa patrie, telles furent les diverses suppositions sur lesquelles son imagination s'arrêta, et aucune d'elles ne lui faisoit naître l'idée d'un obstacle fondé au bonheur d'Antonia. La résistance même de Lothario s'expliquoit alors par des sentimens si délicats et si honorables qu'elle n'hésita pas sur les

moyens d'en triompher. Après quelques momens d'entretien avec Antonia, elle l'autorisa à disposer de sa main en faveur de Lothario, et à lui en donner la nouvelle elle-même, persuadée que ses généreux scrupules ne résisteroient pas à l'amour. Antonia, plus craintive et menacée par des sentimens sombres dont elle avoit conservé l'habitude depuis l'enfance, de ne jamais goûter la félicité dont on lui présentoit les images, attendoit avec une impatience plus inquiète que ce jour fût écoulé. Il lui sembloit que Lothario ne reviendroit point, qu'elle l'avoit vu pour la der-

..iere fois. Il revint cependant. Sa physionomie triste et fatiguée annonçoit des méditations pénibles. Son teint étoit plombé. Son œil avoit perdu la douceur ordinaire de son expression ; il peignoit le vague inquiet et orageux d'une imagination malade. Il s'assit près d'Antonia et la regarda fixement ; madame Alberti étoit occupée à quelque distance et se déroboit à dessein à leur conversation. Cette situation avoit quelque chose de difficile pour l'organisation timide et foible d'Antonia. Elle essayoit de sourire, et une larme rouloit dans ses yeux. Son cœur battoit avec une grande

violence. Quelquefois elle se détournoit de Lothario, et puis elle s'étonnoit, en revenant à lui, de le retrouver dans cette contemplation immobile et sinistre où elle l'avoit laissé. Elle vouloit articuler quelques paroles, mais elle balbutioit à peine des sons confus, et Lothario ne s'informoit point de ce qu'elle avoit voulu dire. L'attention avec laquelle il la couvroit de son regard, avoit quelque chose d'un prestige et d'une vision nocturne. Enfin elle parvint à rompre une partie de ce charme, en lui disant: Vous êtes donc malheureux, Lothario?... Cette question se lioit,

par un rapport imperceptible, à leur dernier entretien, mais elle étoit plutôt l'expression d'un sentiment douloureux qui résultoit de ce qu'elle éprouvoit alors, qu'une transition préparée à ce qu'elle avoit promis de dire. Lothario ne répondit point. Cependant, continua-t-elle, vous seriez trop cruel envers ceux qui vous aiment. — Ceux qui m'aiment! dit Lothario en couvrant sa tête de ses mains. Toujours ceux qui m'aiment! Mon mauvais ange vous a enseigné là une phrase magique qui me navre l'âme! — J'y revenois à dessein, répondit Antonia, car je ne sais

point de malheur absolu pour l'homme qui est aimé ; et si tel est votre destin, Lothario, que beaucoup d'affections aient trompé votre tendresse, que beaucoup de félicités aient échappé à vos espérances, ce ne fut jamais à ce point, mon ami, que vous n'ayez plus trouvé auprès de vous cette compensation si précieuse qui dédommage un cœur sensible de toutes les douleurs ; vous le savez, Lothario, vous êtes aimé. — Lothario se remit à regarder Antonia, mais le caractère de sa physionomie étoit tout-à-fait changé. On n'y remarquoit qu'un mélange de joie stu-

pide, de défiance et de terreur qui n'appartenoit pas à ses traits. Lothario, poursuivit-elle, je ne connois ni votre famille, ni votre rang, ni votre fortune, il m'importe peu de connoître tout cela; mais on m'a dit que la main de cette Antonia dont vous désirez d'occuper le cœur n'étoit à dédaigner pour personne, sous aucun de ces rapports; et Antonia, libre de son choix, ne l'arrêteroit que sur vous. — Sur moi! s'écria Lothario avec une sorte de fureur. — Madame Alberti s'approcha. — Sur moi! et c'est vous, c'est Antonia, qui m'accable d'une dérision si amère! — Lothario, reprit

Antonia d'un ton de dignité froide : vous méprisez Antonia, ou vous ne l'avez pas comprise. — Mépriser Antonia ! Que signifie ce langage ? De quoi m'a-t-on parlé ? D'un mariage, si je ne me trompe, et c'est vous..... — Antonia s'appuya sur sa sœur. Elle pleuroit. Ma fille dit madame Alberti, respecte ses secrets. Il ne te repousseroit point si un obstacle invincible, un autre lien peut-être.... — Lothario l'interrompit. Ah ! gardez-vous de le croire. Né pour aimer Antonia, et pour n'aimer qu'elle, je n'ai engagé ma liberté dans aucune autre affection. — Et si sa main

pouvoit être le prix de l'amour — ou du courage, — c'est à moi, je le jure, qu'elle appartiendroit; mais de quel droit et à quelles conditions! A quelles conditions, grand Dieu! et quel homme oseroit les proposer! Vengeances du ciel, que vous êtes redoutables! Ecoutez-moi, n'avez-vous pas entendu dire, — ne vous a-t-on pas parlé — il y a peu de temps encore d'un homme qui s'appelle — Lothario — ce doit être son nom? et l'épouse de Lothario, dans quel palais, le savez-vous, dans quels domaines il la présenteroit à ses vassaux! — Antonia s'assit. Un frisson mortel

glaçoit ses membres. Des lueurs horribles apparoissoient à son esprit qui se révoltoit contre elles. Elle cherchoit à pénétrer cet impénétrable mystère ; et tout ce qu'elle pouvoit distinguer, c'est qu'il étoit profond et affreux. Lothario s'éloignoit, se rapprochoit d'elle tour-à-tour. Quelquefois ses traits portoient l'empreinte du délire, quelquefois ils paroissoient se détendre et se décomposer sous une force irrésistible. Depuis quelque temps il étoit pensif et abattu. Tout-à-coup son front s'éclaircit, ses yeux s'animèrent, une idée subite qui le réconcilioit avec l'espé-

rance éclata sur sa physionomie. Il tomba aux genoux d'Antonia ; et pressant avec transport ses mains et celles de madame Alberti en les baignant de larmes : Si cependant, dit-il, j'avois été le monde pour elle et pour vous ! — Le monde, répondit Antonia. — Elle et vous, continua madame Alberti. Toute ma vie étoit dans cette pensée. — Il seroit vrai, s'écria Lothario, comme accablé sous le poids d'un bonheur qu'il n'avoit jamais prévu ; il seroit vrai, et je pourrois commencer avec vous une existence nouvelle ; — emporter mon nom et ma destinée du milieu des hom-

mes—je le pourrois! Mais faut-il..... comment oserois-je soumettre ce que j'aime? Ainsi le veut ma fatale étoile! C'est loin d'ici, loin des villes, dans un pays où vous jouiriez inutilement de l'éclat d'un grand nom et d'une grande fortune;—mais où désormais je consacrerois ma vie entière....... Ah! laissez-moi me reposer un moment sous les sentimens qui m'oppressent!—Lothario garda le silence pendant quelques minutes, puis il se leva; et, reprenant son discours avec plus de calme, il s'exprima ainsi :

« Bien jeune encore, je sentois déjà avec aigreur les maux de la so-

ciété, qui ont toujours révolté mon âme, qui l'ont quelquefois entraînée dans des excès qu'Antonia me reprochoit hier, et que je n'ai que trop péniblement expiés. Par instinct plutôt que par raison, je fuyois les villes et les hommes qui les habitent; car je les haïssois, sans savoir combien un jour je devois les haïr. Les montagnes de la Carniole, les forêts de la Croatie, les grèves sauvages et presque inhabitées des pauvres Dalmates, fixèrent tour à tour ma course inquiète. Je restai peu dans les lieux où l'empire de la société s'étoit étendu; et, reculant toujours devant ses progrès qui indi-

gnoient l'indépendance de mon cœur, je n'aspirois plus qu'à m'y soustraire entièrement. Il est un point de ces contrées qui marque la borne de la civilisation des modernes, et d'une civilisation ancienne qui a laissé de profondes traces, la corruption et l'esclavage. Le Monténègre est comme placé aux confins de deux mondes, et je ne sais quelle tradition vague m'avoit donné lieu de croire qu'il ne participoit ni de l'un ni de l'autre. C'est une Oasis européenne, isolée par des rochers inaccessibles, et par des mœurs particulières que le contact des autres peuples n'a point cor-

rompue. Je savois la langue des Monténégrins. Je m'étois entretenu avec quelques-uns d'entre eux, quand des besoins qui ne s'accroissent jamais, et qui ne changent jamais de nature, en avoient amené par hasard dans nos villes. Je me faisois une douce idée de la vie de ces sauvages qui se suffisent depuis tant de siècles, et qui, depuis tant de siècles, ont su conserver leur indépendance en se défendant soigneusement de l'approche des hommes civilisés. En effet, leur situation est telle que nul intérêt, nulle ambition ne peut appeler dans leurs déserts cette troupe de brigands

avides qui envahissent la terre pour l'exploiter. Le curieux seul et le savant ont quelquefois tenté l'accès de ces solitudes, et ils ont trouvé la mort qu'ils alloient y porter; car la présence de l'homme social est mortelle à un peuple libre qui jouit de la pureté de ses sentimens naturels. Il étoit donc difficile d'y pénétrer; j'y parvins cependant, à la faveur de vêtemens semblables aux leurs et de l'habitude de leur langage. Ce n'étoient point d'ailleurs des hommes que j'allois chercher, c'étoit une terre indépendante où n'avoit jamais retenti la voix d'un pouvoir humain fondé sur d'autres

droits que la paternité. J'avois mesuré mes besoins, ceux d'un adolescent à tête ardente, qui croit se suffire toujours, parce que, dans quelques momens d'ivresse amère, il a cru sentir que toutes les affections sont insuffisantes pour son cœur, et que Dieu l'a fait seul de son espèce. Il ne falloit à mon ambition qu'une cabane contre les froids rigoureux de l'hiver, un arbre fruitier et une fontaine. J'errai long-temps sur la seule trace des bêtes sauvages, à travers les groupes variés des montagnes Clémentines, fuyant de loin la fumée des maisons de l'homme dans le-

quel un sentiment que les Monténégrins éprouvent bien réciproquement, me faisoit voir partout un ennemi.

Je ne vous peindrai pas les fortes impressions que je recevois de cette grande et imposante nature qui n'a jamais été soumise, et dont les bienfaits suffisent à une population heureusement assez rare pour être dispensée de les solliciter. Je ne vous dirai pas avec quelle joie je ravissois à la terre une racine nourrissante, sans crainte de faire tort à la cupidité d'un fermier avare, ou de tromper l'espérance

d'une famille de laboureurs affamés, et d'entendre résonner ce mot fatal qui me rappelle toujours, comme à un de vos écrivains, l'usurpation de la terre : Ceci est mon champ ! Un jour enfin, comment exprimerai-je le mélange inexplicable des sentimens qui se succédèrent en moi ! le soleil se couchoit dans la plus belle saison de l'année, il se couchoit à l'extrémité d'une vallée immense qu'ombrageoient de toutes parts des bocages de figuiers, de grenadiers et de lauriers roses, et que couvroient, de distance en distance, de petites maisons isolées, mais en-

tourées des plus belles, des plus riantes cultures. C'est un tableau qui appartenoit, il est vrai, à l'état de société, mais à la société du premier âge. En aucun temps, en aucun lieu, l'habitation du cultivateur n'avoit flatté mes regards d'un aspect plus agréable. Jamais mon imagination n'avoit rêvé tant de prospérité pour la demeure du villageois. Je conçus alors les rapports pleins de charmes de l'homme aimé de l'homme, et utile à son bonheur sans lui être nécessaire, dans une tribu agricole; je regrettai de n'avoir pas vécu au moment où la civilisation n'en étoit

qu'à ce point, ou de ne pas être admis à en jouir chez le peuple qui en goûtoit la douceur. Bientôt, je frémis en pensant, en me rappelant que les lois d'une telle société devoient être terribles, et que l'étranger qui en souilloit le territoire ne pouvoit attendre que la mort. Mon sang bouillonnoit d'indignation contre moi-même à l'instant où, dans les veines d'un autre, il se seroit glacé de terreur. Ah ! malheur au profane, m'écriai-je, qui apporteroit ici les vices et les fausses sciences de l'Europe, si j'y avois une mère, une sœur ou une maîtresse ! Il paieroit cher l'injure

qu'il a faite à l'air que je respire en l'empoisonnant de son souffle. Un Monténégrin m'avoit entendu, car je m'étois exprimé dans sa langue. Telles sont aussi nos lois, me dit-il en me prenant la main, et ceux même qui comme toi descendent vers nos vallons des hauteurs du Monténègre, dont les barrières extérieures sont presque insurmontables aux étrangers, ne sont pas toujours admis à vivre parmi les bergers Mérédites. La différence de nos mœurs nous sépare d'ailleurs assez, puisque vous êtes chasseurs et guerriers, et que vous consentiriez difficilement à partager les douces

habitudes et la vie tranquille de nos pasteurs ; seulement, pour ne point gêner la liberté naturelle des hommes, en abusant du pouvoir que nous exerçons sur nos enfans, nous permettons quelquefois l'échange de ceux que leur inclination appelle à défendre nos montagnes, contre ceux d'entre vous à qui des goûts plus simples font ambitionner les paisibles travaux de nos champs; et ce commerce libre d'hommes et de sentimens entretient nos rapports avec nos voisins, malgré la différence de nos mœurs. Ainsi, depuis des siècles, les Monténégrins guer-

riers enveloppent nos montagnes d'une ceinture d'hommes formidables, et protégent ces champs, qui les nourrissent à leur tour, quand la nature refuse de pourvoir à leurs besoins, ce qui arrive rarement. Vous êtes probablement un des enfans de nos frères, et tout ce grand espace, poursuivit-il, en m'indiquant un recoin isolé de la vallée, délicieux par son aspect, et déjà couvert des espérances d'une riche moisson, tout cela vous appartient; qui que vous soyez. Si vous choisissez une épouse parmi nos filles; si elle vous donne des enfans, et que votre

domaine ne vous suffise plus, nous l'agrandirons en raison de vos besoins, sauf à rendre proportionnellement à la nature ce dont vous pouvez vous priver quand votre famille se sera étendue dans nos montagnes; car chez les autres peuples on juge de la prospérité des familles et des villages à l'étendue des cultures, et chez nous on la mesure sur l'étendue des terres qui restent en friche, et dont des besoins précoces, indices d'une population trop nombreuse, n'ont pas rendu l'exploitation nécessaire. A compter de ce moment, vous êtes pasteur Mérédite; vous êtes

libre, et il n'existe entre vous et nous d'autre lien obligé que celui des secours mutuels et de l'hospitalité. Si vous n'avez pas de besoins actuels, allez prendre possession de votre domaine; autrement, recourez à nous, et rien ne vous manquera de ce que la nature accorde aux désirs d'un homme simple. En achevant ces paroles, il se disposoit à me quitter, mais une idée insupportable corrompoit mon bonheur et me rendoit incapable d'en jouir. Il y alloit de ma vie de me faire connoître, mais quelque chose de plus impérieux que l'intérêt de ma vie me défendoit

de recevoir de la bonté hospitalière de ces hommes simples un bienfait qui ne m'étoit pas destiné. Mon frère, lui dis-je, vous êtes abusé par les apparences. Je suis né hors des montagnes Clémentines ; j'y ai cherché la liberté. Tout me prouve que j'y aurois trouvé les seuls biens que je désire sur la terre, la libre jouissance de l'air, du ciel et de mon cœur ; mais ce paradis que vous m'offrez appartient à un homme plus heureux que moi. Je ne suis dans ce bocage qu'un étranger que vous avez le droit de punir. Le Morlaque me regardoit. Jeune homme, dit-il après un moment de

silence, on ne sait pas tromper à ton âge, mais à ton âge est-on bien sûr de ne pas se tromper soi-même? Puisses-tu être désabusé du monde que tu quittes et l'être pour toujours! Rassure-toi d'ailleurs. Jeune comme toi, étranger comme toi au Monténègre, j'y vins chercher un asile, et la même bienveillance m'accueillit parmi ces pasteurs dont je craignois aussi d'être repoussé. Va, continua-t-il avec une sorte d'autorité, prends possession des terres que je t'ai montrées. Elles n'appartenoient à aucun homme en particulier, mais au premier venu, et nous n'en sommes pas au

point d'être obligés de réprimer l'excès d'une population embarrassante. Cent familles occupent ici un territoire qui suffiroit à un peuple. Les enfans de tes enfans y croîtront sans être à charge à leurs voisins et sans souffrir de l'aspect de la misère. Adieu, me dit-il. Travaille, prie, et jouis de toi-même. Je restai seul, heureux du sentiment de ma liberté, et maître d'un sol fertile qui demandoit à peine quelques travaux que leur facilité et leur succès changeoient toujours en plaisir. Mon domaine sauvage étoit arrosé par les eaux d'un ruisseau abondant qui, de

temps en temps grossi par les orages, tomboit en cascade du sommet de mes rochers et alloit baigner au loin des vergers trop riches pour mes besoins, mais dont les fruits attiroient des familles innombrables d'oiseaux voyageurs. Je jouissois avec délices du plaisir de prémunir ces hôtes passagers de mes jardins contre les vicissitudes imprévues des saisons; heureux quand je ravissois l'abeille même, l'abeille saisie tout-à-coup par une brise du soir, à l'action mortelle du froid, et quand je la rapportois, réchauffée par mon souffle, au creux de la roche solitaire où elle

avoit coutume de trouver son abri. Je vécus ainsi deux ans sans communiquer avec personne! J'en avois dix-huit alors, et l'habitude d'une vie agreste avoit développé mes forces, de manière à m'étonner moi-même. J'étois heureux, je le répète, heureux parce que j'étois libre, parce que j'étois sûr de l'être, et je ne connois rien de plus propre à remplir le cœur de l'homme d'émotions délicieuses, que cette pensée dont il jouit si rarement. Comme tout m'enchantoit, comme tout me mettoit hors de moi dans la contemplation de la nature! souvent cependant j'é-

tois tourmenté par un besoin inconcevable d'être aimé, et par la persuasion désolante que jamais une femme de mon choix ne viendroit dans ces déserts s'associer à mon sort. J'éprouvois alors que le sentiment le plus tendre peut se changer en fureur dans un cœur passionné. J'accablois le monde qui possédoit ce trésor inconnu, de toute la haine que j'aurois portée à un rival heureux. Je rêvois avec dépit, avec une jalouse colère, à ces jeunes filles éblouies des atours de la mode et des flatteries de quelques adorateurs efféminés, qui avoient laissé tomber sur moi

un regard dédaigneux à cause de mon obscurité ou de ma trop grande jeunesse. Je sentois avec une sorte de rage qu'il seroit doux de les détromper un jour des préventions de leur vanité, en versant du sang sous leurs yeux ou en les effrayant de la clarté d'un incendie. Pardonnez, Antonia, au délire d'une folle jeunesse abandonnée à ses passions. Je cherchois à dessein les ours de la montagne pour les attaquer avec un pieu qui étoit la seule arme dont je fusse pourvu, et je regrettois que ces femmes ne fussent pas obligées de venir se réfugier, frémissantes de terreur,

sous la protection de mon bras; car je les voyois partout. Je ne fréquentois point d'ailleurs les autres bergers Mérédites, qui ne se fréquentoient presque pas entre eux; mais j'en étois connu par quelque courage et par une grande force physique que le hasard m'avoit fait quelquefois essayer devant eux. La bizarrerie de mon apparition, l'isolement absolu dans lequel je vivois, et dont aucune circonstance ne m'avoit fait sortir, ce qu'on rapportoit surtout de ma vigueur et de mon audace, m'avoient acquis ce crédit populaire que les sauvages accordent à l'extraordinaire comme

les hommes civilisés. Un jour les montagnes Clémentines furent investies par des troupes étrangères. Quelques détachemens aventureux vinrent y mourir. Ils étoient soutenus par une armée qui ne tenta pas de les suivre, mais qui menaça quelque temps nos solitudes. Le bocage du plateau inférieur où j'habitois est à peu près inaccessible. Qu'y viendroit chercher d'ailleurs la cupidité des peuples voisins? Mais beaucoup de nos frères de l'extérieur étoient morts, nous nous levâmes pour les remplacer. Le hasard de la bataille me livra prisonnier à nos ennemis, en dépit

de ma résolution. J'avois tout fait pour mourir, car la vie me lassoit; mais je perdis connoissance et on m'entraîna au loin. Cela seroit fort long et fort inutile à raconter. Ce que ma vie est devenue depuis, c'est un autre mystère qu'il faudra peut-être expliquer. Mais combien de fois le souvenir de cet asile inviolable et délicieux, que je me suis acquis dans une société nouvelle, hors des pouvoirs et des lois de la terre, a fait palpiter mon sein! Combien de fois j'aurois tout quitté pour en reprendre possession, si l'ascendant d'un sentiment invincible ne m'avoit pas retenu!

— Depuis long-temps? dit Antonia.
— Depuis que je vous ai vue, reprit froidement Lothario, et si mon cœur, moins téméraire dans ses sentimens, s'étoit attaché à quelque femme isolée comme moi au milieu du monde, qui eût pu comprendre et envier le bonheur de mes bocages! — C'étoit le rêve de la jeunesse! — Il me semble, Lothario, dit madame Alberti, que vous créez des chimères pour les combattre. Je n'ai point examiné, je n'ai pas même entrepris d'approfondir le secret étrange qui vous fait renoncer de si bonne heure à tous les avantages que vos

heureuses qualités vous donnoient lieu d'espérer dans le monde; mais mon existence est liée sans condition à l'existence de ma sœur, et je sais déjà qu'elle est prête à se soumettre aux caprices sauvages de votre philosophie, jusqu'à ce qu'il vous plaise de revenir à un genre de vie plus digne d'elle et de vous. Elle seule a le droit de me désavouer. — Allons aux montagnes Clémentines, dit Antonia en se jetant dans les bras de sa sœur. — Aux montagnes Clémentines! s'écria Lothario. Antonia y seroit venue! elle m'y auroit suivi, et la privation d'un tel

bonheur ne suffiroit pas à mon châtiment éternel ! — La porte s'ouvrit aux visites ordinaires. Un poids de glace tomba sur le cœur d'Antonia. Lothario s'approcha d'elle doucement ; et, couvrant ses transports d'une apparence froide et polie ; aux montagnes Clémentines ! répéta-il à voix basse. Antonia y seroit venue ? — Antonia cherche les yeux de sa sœur. Partout, dit-elle, en la montrant, partout avec elle — et avec Lothario. Laissez-moi rêver, reprit-il au bonheur qui m'est réservé ou à celui que j'ai perdu. Je ne suis pas assez calme pour voir distinctement

mon avenir. — Demain..... ou jamais !

Lothario étoit sorti dans le plus grand trouble ; le cœur d'Antonia n'étoit pas plus tranquille. Son inquiétude étoit devenue une affreuse perplexité. Deux heures après, Matteo entra, et présenta une lettre à Antonia, qui la tendit à madame Alberti. Elles étoient seules. Ce billet étoit conçu en ces termes :

« Jamais, Antonia, jamais ! Ne m'accusez pas ; oubliez-moi.... après m'avoir pleuré un moment. Je renonce à tout, au seul bonheur que

mon misérable cœur ait jamais compris. Je vais chercher la mort qui m'a trop long-temps épargné. O mon Antonia! si ce monde auquel tu crois peut s'ouvrir un jour à la voix du repentir; si, parmi les enfans de Dieu, il n'y en a point qui soit déshérité d'avance, je te reverrai. — Te revoir! hélas! jamais, Antonia, jamais! »

LOTHARIO.

Madame Alberti avoit lu ces lignes d'une voix tremblante, et sans oser lever les yeux sur sa sœur. Quand elle regarda Antonia, elle fut effrayée de sa pâleur et de son im-

mobilité. Un coup terrible venoit d'être porté à ce foible cœur, et madame Alberti conçut que ce coup étoit irréparable. Le départ de Lothario fut le jour même connu dans Venise; et, suivant l'usage, il y fit naître une foule de conjectures diverses, plus étranges les unes que les autres. Lorsqu'Antonia fut en état d'y réfléchir, elle n'y vit qu'une énigme affreuse, dont elle ne pouvoit chercher le mot sans sentir son cœur défaillir et sa raison s'égarer. Une seule fois, elle crut un moment pouvoir en saisir le mystère. Depuis le jour où Lothario avoit dit à Antonia son dernier

adieu, *demain ou jamais*, on avoit évité de la laisser rentrer dans cet appartement, qui ne lui rappeloit que des pensées cruelles et de mortels regrets. Comme elle étoit parvenue à s'y introduire sans témoins, et qu'elle regardoit, pensive, la place où il l'avoit quittée, elle aperçut, au pied du siége sur lequel elle étoit assise, de petites tablettes de cuir de Russie, garnies d'une agraffe d'acier dont le ressort était brisé. Elle s'en saisit, et, pensant qu'elles pouvoient contenir l'explication dont elle avoit besoin, que peut-être même Lothario ne les avoit pas abandonnées sans dessein

dans cet endroit, elle les ouvrit avec empressement, et y promena rapidement ses regards. Elles ne renfermoient qu'une douzaine de pages éparses, tracées tantôt avec un crayon, tantôt avec une plume, suivant les circonstances où les idées s'étoient présentées à l'imagination de Lothario. Deux ou trois de ces pensées étoient écrites avec du sang. Elles offroient peu de liaison entre elles; mais presque toutes étoient inspirées par ce fatal esprit de paradoxe; par cette misanthropie sauvage et exaltée qui dominoit dans ses discours. Trop préoccupée par les sentimens qui remplis-

soient son cœur pour s'attacher à leur sens, et pour y voir autre chose que ce qu'elles offroient en effet de plus remarquable, des images singulières, des pensées rêveuses, des traits d'une énergie sombre, mais rien qui pût dissiper ses doutes ou les fixer, Antonia referma les tablettes de Lothario, et les cacha dans son sein, sans les communiquer à madame Alberti.

CHAPITRE XIII.

> Ne cherchons pas à débrouiller pourquoi l'innocent gémit, tandis que le crime est revêtu de la robe d'honneur. Le jour des vengeances, le jour de la rétribution éternelle peut seul nous dévoiler le secret du juge et de la victime.
>
> HERVEY.

TABLETTES DE LOTHARIO.

« Le mont Taurus élevoit son front par-dessus toutes les collines; une d'elles lui dit : Je ne suis qu'une colline, mais je renferme un volcan.

« La société, c'est-à-dire, une poignée de patriciens, de publicains et d'augures, et, de l'autre côté, le genre humain tout entier dans ses langes et dans ses lisières.....

« Les législateurs du dix-huitième siècle ressemblent aux architectes de Lycérus, qui emportoient dans les airs les matériaux d'un palais, et qui ne s'occupoient pas des fondemens.

« Les peuples usés demandent à être gouvernés. Les peuples dépravés ont besoin d'être soumis.

La liberté est un aliment généreux qui ne convient qu'à une saine et robuste adolescence.

« Quand la politique est devenue une science de mots, tout est perdu. Il y a quelque chose de plus vil au monde que l'esclave d'un tyran; c'est la dupe d'un sophiste.

« Il est inconcevable que les hommes s'égorgent pour leurs droits, et que ces prétendus droits de l'homme ne soient que des mots mystiques interprétés par des avocats. Pourquoi ne parle-t-on jamais à l'homme du premier

des droits de l'homme, de son droit à une part de terre déterminée dans la proportion de l'individu au territoire?

« Quelle est cette loi qui porte les emblêmes et le nom de l'égalité à son frontispice? Est-ce la loi agraire? Non. C'est le contrat de vente d'une nation livrée aux riches par des intrigans et des factieux qui veulent devenir riches.

« Un homme flatte le peuple. Il lui promet de le servir. Il est arrivé au pouvoir. On croit qu'il va demander le partage des biens. Ce

n'est pas cela. Il acquiert des biens, et il s'associe avec les tyrans pour le partage du peuple.

« Le mot sacré des Hébreux, c'est l'OR. Il y a une manière de le prononcer à l'oreille des juges de la terre, qui fait tomber votre ennemi roide mort.

« Lycurgue pensa une chose étrange. C'est que le vol étoit la seule institution qui pût maintenir l'équilibre social.

« N'es-tu pas las, jeune homme, de moissonner les jardins de Tantale ? Ouvre les yeux sur les maux

de l'humanité ; regarde. Le gouffre de Curtius est encore ouvert, et il faut que beaucoup s'y précipitent pour le salut du monde.

« L'aumône est une restitution partielle, faite à l'amiable. Le mendiant transige ; plaidons.

« Tirez un homme du fond des bois, et montrez-lui la société ; il sera bientôt corrompu et méprisable comme vous, mais il ne comprendra jamais l'aréopage impassible qui envoie froidement un mendiant à la potence pour avoir décimé le banquet d'un millionnaire.

« La méchanceté est une maladie sociale. L'homme est bon quand il est seul. Comptez les étages d'une ville, et rappelez-vous la parabole de Babel.

« Si j'avois le pacte social à ma disposition, je n'y changerois rien, je le déchirerois.

« Le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, c'est la société. La première fois que l'homme s'est enveloppé d'une ceinture de feuillages, il a revêtu l'esclavage et la mort.

« Il y a deux instincts très-oppo-

sés dans l'homme simple : l'instinct de conservation pour lui et pour ce qui procède de lui ; l'instinct de destruction pour tout ce qui lui est appris et commandé. La société est donc fausse.

« Toutes les œuvres de Dieu sont accomplies dans leur destination et dans leur fin. Si la société étoit entrée dans le but de la création, l'alouette ne conduiroit jamais ses petits dans un champ de blé mûr et prêt pour la moisson.

« Il y a peu d'hommes dont le cœur ne tressaille d'indignation et

de douleur à l'aspect d'un fier lion garotté dans une cage de fer, et léchant avec humilité la main sanglante du boucher qui le nourrit. Que doit penser l'homme qui regarde l'homme?

« Pour rendre l'inégalité politique moins outrageante, presque tous les peuples qui ne l'ont pas fait reposer sur des avantages moraux, en ont du moins rattaché l'origine à des souvenirs généreux ou à des traditions sacrées. Il ne s'est pas trouvé encore de législation assez dépravée pour avouer dans ses institutions l'aristocratie

de l'argent. Quand nous en serons là, il fera beau vivre, car tout finira.

. . . .

« Il est bien humiliant pour l'espèce que les esclaves ne soient en minorité nulle part dans une société humaine. Que faut-il donc pour changer une mauvaise place contre une bonne, quand on a la force et le nombre?

. . . .

« Rien de plus facile que de persuader à l'homme qu'il dépend de l'homme, en vertu d'un droit mystérieux fondé sur un titre inconnu. Mais comment lui faire compren-

dre, ce qui est vrai, que sa dépendance résulte purement et simplement de l'inégalité d'un ancien partage du sol, qui n'a changé ni de forme ni d'étendue, et qui peut tous les jours être remis en litige?

« La ruche de l'abeille n'appartient pas au frelon, mais les fleurs des champs appartiennent à tous les insectes de l'air. La seule propriété inviolable de l'individu, c'est son industrie.

« Est-il vrai que la plupart des souverains de l'Europe s'occupent de faire cadastrer la terre? Soit.

« De tous les gouvernemens, celui qui révolte le moins mon cœur, celui qui dégrade le moins l'humanité, c'est le despotisme de l'Orient, où l'abaissement des peuples est au moins expliqué par des superstitions. Je conçois un tyran qui descend des prophètes et qui est allié des astres. Au Japon, il est invisible, immortel, sacré. Cela est bien; cela ne devroit jamais être différemment. La tyrannie et l'esclavage sont deux états qui impliquent deux espèces. Les plus avilis des hommes, ce sont les esclaves qui reconnoissent des tyrans faits à leur image.

« On a bien des grâces à rendre à son étoile, quand on peut quitter les hommes sans être obligé de leur faire du mal et de se déclarer leur ennemi.

« Quelle différence y a-t-il entre un crime et une action héroïque, entre un supplice et une apothéose? Le lieu, le temps, la méprisable opinion d'une foule stupide qui ne connoît pas le véritable nom des choses, et qui applique au hasard ceux que l'usage lui a appris.

« Les fléaux sont dans l'ordre de la nature, et les lois n'y sont pas.

« C'étoit une idée moins appropriée à la Divinité, telle que je la conçois, mais qui avoit quelque chose de consolant pour l'homme, que de donner des infirmités aux dieux. J'aime qu'Apollon soit banni, que Cérès souffre de la faim chez la mère de Stellion, que Vénus soit blessée par Diomède, que le berceau d'Hercule soit entouré de serpens comme celui du génie, et qu'il meure lui-même dévoré par cette robe de Nessus qu'il a léguée à ses successeurs.

. . . .

« Si mon cœur pouvoit se donner la foi..... si j'avois un dieu à *in-*

venter, je voudrois qu'il fût né sur la paille d'une étable; qu'il n'eût échappé aux assassins que dans dans les bras d'un pauvre artisan qui auroit passé pour son père; que son enfance se fût écoulée dans la misère et dans l'exil; qu'il eût été proscrit toute sa vie, méprisé des grands, inconnu des rois, persécuté par les prêtres, renié par ses amis, vendu par un de ses disciples, abandonné par le plus intègre de ses juges, dévoué au supplice de préférence au dernier des scélérats, fouetté de verges, couronné d'épines, outragé par les bourreaux, et qu'il eût péri entre

deux voleurs, dont l'un le suivît dans le ciel.

« Dieu tout-puissant, ayez pitié de moi! »

CHAPITRE XIV.

C'est moi qui conduis au séjour des gémissemens, c'est moi qui conduis dans l'éternelle douleur, c'est moi qui conduis au milieu du peuple réprouvé des rebelles. — Laissez toute espérance, vous qui entrez.

DANTE.

DEPUIS le départ de Lothario, la mélancolie d'Antonia avoit fait de rapides progrès. Elle étoit tombée dans un abattement d'autant plus effrayant, qu'elle sembloit en ignorer elle-même ou en avoir oublié la cause. Sa tristesse n'avoit

rien de déterminé; c'étoit un malaise vague duquel on la tiroit avec une distraction vive, mais où elle rentroit plus vite qu'elle n'en étoit sortie. Il lui arrivoit souvent de sourire, et quelquefois même sans motif; alors sa gaîté faisoit peine à voir, parce que l'expression de sa physionomie paroissoit ne pas bien s'accorder avec l'état de son cœur. Jamais elle n'avoit cherché avec plus de soin les promenades solitaires. Presque tous les lieux qu'elle fréquentoit lui rappeloient Lothario, mais elle ne le nommoit jamais. Elle évitoit les conversations où son souvenir pouvoit se mêler;

on auroit cru qu'elle cherchoit à se persuader qu'il n'avoit pas existé pour elle, et qu'il n'étoit dans sa vie que l'illusion d'un rêve ou d'un accès de délire. Elle s'occupoit souvent au contraire de son père et de sa mère qu'elle n'avoit pas nommés depuis long-temps, et elle en parloit, contre son usage, sans répandre des larmes, comme si elle n'en avoit été séparée que par un court espace de chemin, et qu'elle dût bientôt les rejoindre. Madame Alberti regarda cette circonstance comme quelque chose d'heureux dans la situation d'Antonia. Elle pensa que ses souvenirs

se détruiroient plus facilement les uns par les autres, et qu'il lui seroit plus aisé d'oublier les contrariétés d'un sentiment, dont elle étoit encore loin de connoître toute la puissance, auprès du tombeau de ses parens. Elle résolut donc de reconduire Antonia à Trieste, et Antonia reçut cette proposition avec un témoignage de satisfaction froide, le seul que ses traits mornes et ses yeux fixes pussent imparfaitement manifester. Au reste, madame Alberti n'avoit pas renoncé pour elle à toute espérance. Elle étoit bien persuadée au contraire, et il n'y avoit à la

vérité rien de plus probable, que l'étrange procédé de Lothario n'étoit qu'un nouvel effet de la bizarrerie de son caractère ou de l'embarras de sa position, et qu'il ne tarderoit pas à revenir aux pieds d'Antonia réclamer les droits qu'elle lui avoit donnés à un bonheur qui sembloit passer toutes ses espérances. Il étoit possible que les raisons qui rendoient nécessaire ce mystère singulier dont il enveloppoit ses actions, l'empêchassent alors de former un nœud qui, en fixant tout-à-fait son existence, le soumettroit de trop près et par trop de points à la

curiosité des hommes, et le soustrairoit à ce vague de conjectures dont l'incertitude ne lui étoit sans doute pas inutile. Dans l'état de l'Europe, combien d'hommes éminens étoient forcés, comme Lothario, à cacher leur nom à travers vingt pays différens, et à se dérober comme lui aux affections les plus profondes, aux devoirs les plus doux de la nature, pour conserver leur sécurité, et surtout pour ne pas compromettre celle des personnes qui leur étoient chères. Telle étoit évidemment la situation de Lothario, et il falloit bien qu'elle changeât un jour. Il auroit

été absurde de chercher à sa conduite une autre explication. On pouvoit même penser que s'il avoit redouté, avec de justes motifs, de trop prolonger son séjour dans une grande capitale, où il étoit déjà très-connu, il ne manqueroit pas de se diriger du côté de Trieste, quand il auroit appris qu'Antonia y étoit de retour. Ces suppositions avoient beaucoup de vraisemblance, et Antonia ne les repoussoit point; seulement elle ne répondoit rien, et regardoit sa sœur d'un œil défiant quand il en étoit question; puis elle se jetoit dans ses bras.

Les affaires qui les avoient appelées à Venise ne les retenant plus, elles en partirent sur un bateau qui se rendoit à Trieste par les lagunes. Cette manière de voyager leur avoit paru préférable à toute autre, parce qu'elle leur faisoit éviter les routes infestées par la troupe de Jean Sbogar, et surtout le passage dangereux où elles avoient failli devenir ses prisonnières.

Les canaux des lagunes offrent peu d'intérêt au voyageur. Tracés par la nature entre des portions de terre désertes et arides que la mer envahit et abandonne tour à tour,

et qui ne peuvent offrir d'asile qu'aux troupes errantes des oiseaux de rivages, rien ne varie, rien n'anime leur triste monotonie. Ils ne présentent partout aux regards que des grèves stériles ou des forêts de roseaux, d'où s'élève quelquefois avec un long cri le héron, surpris dans son sommeil par le bruit des mariniers et des passagers. Antonia, pensive, n'avoit encore été distraite par aucune circonstance digne de l'occuper, quand la nuit tomba et leur prêta un caractère plus calme et plus doux. Le ciel étoit parsemé d'étoiles brillantes, mais la lune lui refusoit sa

lumière. On ne distinguoit plus rien hors de la barque, et le balancement alternatif des rameurs s'y faisoit à peine apercevoir. On n'entendoit que la chute cadencée de leurs rames et le sifflement de l'eau divisée par la proue. Tout-à-coup l'homme, placé au gouvernail, rompit le silence de la nature en chantant, d'une voix qui n'étoit pas sans agrémens, quelques strophes du Tasse où étoient peintes en vers harmonieux les délices de la solitude entre deux amans également épris. Ses accens, que rien ne réfléchissoit dans l'immensité de l'air et du ciel, et qui s'étendoient

sans obstacle sur la surface unie de la mer, faisoient participer l'âme à la jouissance de cet infini dans lequel ils alloient mourir. Antonia les écoutoit avec un sentiment dont la douceur l'étonna, et qu'un moment auparavant elle n'auroit pas cru pouvoir goûter encore. Elle ne savoit à quoi attribuer la confiance qui remplissoit son cœur, et qui en calmoit tous les orages. Ce n'étoit pas l'illusion vive et tumultueuse des premières espérances, c'étoit la jouissance reposée d'un avenir pur. Il lui sembloit que ces intelligences tutélaires qui veillent sur les derniers momens de l'innocence et

qui viennent lui ouvrir le séjour de l'éternel repos, devoient manifester ainsi leur présence. Madame Alberti éprouvoit la même émotion. Sa main s'étoit unie à celle d'Antonia, elles s'étoient penchées l'une contre l'autre, et leurs cœurs battoient d'un mouvement régulier et doux. Plongées dans une langueur que l'extrême tranquillité de l'air et l'ondulation presque insensible des eaux contribuoient à entretenir, elles s'endormirent en s'embrassant. Un coup de fusil, tiré à peu de distance, troubla le sommeil d'Antonia. Madame Alberti étoit encore ap-

puyée contre elle, mais elle ne parla point. Antonia crut d'abord qu'elle avoit rêvé; mais l'immobilité du bateau, le silence des rames, et quelques mots étrangers qu'elle entendit dans l'entretien confus des mariniers épouvantés, la détrompèrent. Elle essaya de réveiller sa sœur, sans pouvoir y parvenir. Elle voulut se lever et se sentit saisir le bras par une main froide et nerveuse. C'est encore une femme, dit une voix: Jean ne sera pas content. A ces paroles, ses cheveux se dressèrent sur son front, une sueur froide inonda ses membres, et elle perdit connois-

sance. Elle ne revint à elle qu'au bruit des roues d'une voiture qui la conduisoit, et sous laquelle trembloient, en grondant sourdement, les ais retentissans d'un pont-levis. Elle étoit seule.

Antonia, revenue de ce premier accès d'étonnement, qui donne aux malheurs inattendus l'apparence d'un songe, ne tarda pas à comprendre celui-ci. Il étoit hors de doute que c'étoient des bandits postés sur les bords de la mer, qui avoient arrêté le bateau, et ces bandits ne pouvoient appartenir qu'à la troupe de Jean Sbogar.

Descendue de la voiture, et soutenue par deux hommes dont le vêtement bizarre et la physionomie féroce la remplissoient d'effroi toutes les fois que les lumières éparses sous les voûtes venoient à les éclairer, elle parcouroit les vastes galeries, les escaliers immenses, les salles gothiques du château, en se confirmant graduellement dans l'horrible idée qu'elle étoit prisonnière à Duino. Arrivée à une chambre qui paroissoit lui être destinée, et où son affreuse escorte la laissa libre un moment, elle s'élança vers une croisée ouverte, et ne vit devant elle que la mer. Une lueur

lointaine, qui lui parut être celle du phare d'Aquilée, brilloit seule au milieu des astres nocturnes. Elle ne douta plus de son sort, et tomba navrée de douleur sur un fauteuil. A Duino! s'écria-t-elle : — Jean Sbogar! — Mais, qu'a-t-on fait de ma sœur? — Les voûtes sonores répondirent seules à ses cris. Le dernier mot qu'elle avoit prononcé expira dans leurs profondeurs, comme une voix foible qui s'éteint. Antonia se leva épouvantée en répétant, ma sœur!.... du ton d'une personne affligée d'un songe pénible, et qui cherche à se réveiller. L'illusion de l'écho se re-

nouvela plus sinistre encore. Elle ressembloit au dernier gémissement d'une mort violente. La malheureuse Antonia, presque incapable de se soutenir, s'appuya contre un des grands pilastres de la porte d'entrée, sous un réverbère qui répandoit sur elle toute sa clarté. Elle embrassa en tremblant la colonne froide, y colla son visage à demi-recouvert de ses cheveux flottans, et se sentit fléchir sous le poids de sa terreur. Quelques hommes groupés dans le corridor paroissoient la regarder de loin; mais la foiblesse de sa vue ne lui laissoit distinguer, dans l'ombre où ils étoient

cachés, que le mouvement de leurs panaches, et elle n'étoit pas bien sûre de ne pas s'abuser, quand un cri terrible frappa son oreille. Un de ces hommes s'étoit enfui en la nommant.

La nuit étoit fort avancée, lorsqu'Antonia céda pour la seconde fois à ces cruelles émotions. Ce ne fut que bien des heures après qu'on put la rendre entièrement à elle-même. Elle s'étonna, en regardant autour d'elle, de la délicatesse des soins dont elle étoit l'objet. On l'avoit transportée dans une chambre plus commode et plus ornée.

Il n'y avoit pas de femmes dans le château, mais elle étoit servie par des enfans d'une figure agréable. Un seul des brigands sollicita, vers la fin du jour, la permission d'être introduit auprès d'elle pour s'acquitter des ordres dont son capitaine l'avoit chargé. C'étoit un très-jeune homme dont la physionomie triste, mais douce et modeste, auroit inspiré dans tout autre lieu la confiance et l'intérêt. Il venoit apprendre à Antonia que son bateau n'avoit été attaqué que par la méprise la plus funeste; que rien de ce qu'elle possédoit ne lui seroit enlevé; qu'elle-même étoit libre à

Duino, qu'elle n'avoit pas cessé de l'être; que tout étoit disposé pour son voyage, et qu'il dépendoit d'elle seule de le hâter ou de le retarder, suivant que sa santé l'exigeroit; qu'en attendant enfin, elle pouvoit commander en souveraine à tout ce qui habitoit dans le château. — Mais ma sœur! s'écria Antonia. — Votre sœur, madame, répondit le jeune homme, en baissant les yeux, ne peut pas vous être rendue. C'est là seule réserve que nous soyons obligés de mettre à notre obéissance, et cette condition même n'est pas imposée par une force qui dépende de nous. — Et qui

a pu l'imposer? reprit vivement Antonia. Qui empêcheroit que je me réunisse à ma sœur, qui a été arrêtée, enlevée, conduite ici avec moi? Ah! je ne veux aucun des avantages, aucune des réparations que vous m'offrez, si je ne les partage avec elle. — Madame, dit le jeune homme en s'inclinant, je n'ai pas reçu d'autres instructions; et il se retira sans attendre de nouvelles instances. Le nom de madame Alberti erroit encore sur les lèvres d'Antonia interdite; il ne fut pas entendu.

La perplexité dans laquelle elle

resta plongée est plus facile à comprendre qu'à décrire. Elle commençoit à espérer que cet événement n'auroit pas les suites affreuses qu'il lui avoit fait craindre; mais elle ne devinoit pas les motifs qu'on pouvoit avoir de la tenir éloignée de sa sœur, et ce nouveau mystère étoit un abîme où son esprit s'égaroit. Tout lui persuadoit d'ailleurs qu'on ne l'avoit pas trompée par de fausses promesses. Le soleil étoit couché depuis plusieurs heures, et ses portes restoient ouvertes. Les gens employés à la servir s'étoient retirés d'eux-mêmes pour lui laisser une liberté entière,

en lui indiquant la partie de son appartement qu'ils alloient occuper et où ils attendoient ses ordres. Enfin il ne paroissoit pas un soldat dans la vaste étendue des corridors qu'on avoit éclairés comme pour lui offrir un passage, à quelque moment qu'elle prît la résolution de sortir. Rassurée par tout ce qu'elle remarquoit, elle n'hésita pas à s'engager dans la galerie qui aboutissoit à sa chambre, et à suivre ses détours jusqu'au grand escalier du château. Elle descendit sans obstacles, parcourut avec la même facilité le vestibule et les cours, et parvint au pont-levis sans rencon-

trer personne. Il se baissa à son approche, comme si une puissance magique avoit interprété le vœu d'Antonia, et s'étoit empressée d'y obéir. A peine l'eût-elle laissé derrière elle, qu'elle aperçut une voiture de voyage prête à partir, et gardée par des domestiques. Elle crut même reconnoître qu'elle étoit chargée des bagages qui avoient été pris avec elle sur le bateau, et l'empressement du postillon, à son approche, lui donna lieu de croire qu'elle étoit attendue. Elle s'informa cependant de la destination de cette voiture.—Apparemment pour Trieste, répondit un des domesti-

ques; mais pour tel lieu qu'il plaira à la signora Antonia de Monteleone. — C'est moi, reprit Antonia. —Nous n'en doutions pas, dit le postillon ; il n'y a pas d'autre femme dans ce château, et nous sommes prêts à vous obéir. — Il y a une autre femme dans ce château, s'écria Antonia...... Ma sœur est dans ce château... Ne vous a-t-on pas prévenus que je serois accompagnée de ma sœur? — On n'a parlé que de la signora, dit-il en secouant tristement la tête, et il n'y a pas d'apparence que sa sœur puisse sortir du château, si ce n'est pas l'intention du propriétaire.

Mais madame ne connoît peut-être pas le propriétaire du château de Duino. Captive depuis si peu de temps.... — Pardonnez-moi, répondit Antonia, je sais où je suis. Il est cependant incompréhensible que ma sœur ne soit pas ici. — Le pont-levis étoit encore baissé. Le château n'étoit gardé que par les vigies de ses tours. Antonia jeta les yeux dans l'intérieur, et pensa que sa sœur y étoit prisonnière. Je resterai, dit-elle d'une voix forte, je ne partirai pas sans elle, et sa destinée sera la mienne. En prononçant ces paroles, elle avoit rapidement parcouru une partie de

l'espace qui la séparoit du grand escalier. Elle se retourna pour voir si elle n'étoit pas suivie. Le pont-levis se relevoit. A cet aspect son courage foiblit; il lui sembla que tout finissoit, et qu'elle venoit d'élever entre elle et le monde une barrière qu'elle ne franchiroit plus. Elle auroit voulu se voir transportée tout-à-coup au milieu d'une forêt sauvage, à la merci des animaux les plus féroces, pendant une des nuits les plus âpres de l'hiver, mais, encore libre et maîtresse d'elle-même; les murs du château pesoient sur elle, sur l'air qu'elle respiroit, et son cœur comprimé

étoit prêt d'éclater dans son sein. Elle s'approcha de la balustrade pour s'appuyer et pour reprendre haleine. Ses yeux étoient tournés vers un soupirail d'où sortoit une foible lumière qui venoit trembler à ses pieds. Au bout de quelques instans d'attention vague et involontaire, elle crut saisir des bruits singuliers qui sortoient aussi des souterrains du château, et qui rappeloient à son esprit la solennité de certains chants religieux. Elle jugea d'abord que ce devoit être le mugissement de la mer qui se brise au pied de la montagne; mais ces bruits n'arrivoient à elle que par in-

tervalles, quelquefois même ils paroissoient tout-à-fait arrêtés, et Antonia se rapprochoit à pas mesurés du soupirail avec une curiosité inquiète. Ils la frappèrent enfin plus directement, au point qu'elle s'imaginoit y discerner des sons articulés et le nom même de sa sœur. Persuadée que la préoccupation de son esprit pouvoit avoir produit cette illusion, elle s'agenouilla sur le bord du soupirail; et, retenant sa respiration pour ne pas perdre le moindre bruit qui agitoit l'air, elle l'entendit encore. Ma sœur est là, dit-elle à haute voix, incapable de modérer le sentiment qui ab-

sorboit toutes ses idées, qui pénétroit tous ses sens d'un mélange inconcevable de joie et de terreur. Elle se releva précipitamment, et s'élança dans une rampe mal éclairée qui devoit la conduire aux souterrains du château. Après d'innombrables détours qu'indiquoient d'espace en espace, des lampes pâles cachées dans les creux de la muraille, elle ralentit sa marche, parce que le bruit qui l'avoit attirée s'étoit augmenté de manière à ne pas lui laisser perdre un mot, mais elle n'entendit plus le nom de madame Alberti. C'étoit seulement, comme elle l'avoit présumé, un

chant semblable aux chants de l'église, qui étoit entonné par une seule voix et répété en chœur. Bientôt elle arriva au lieu même de la cérémonie; et, transie de frayeur, elle se glissa comme un spectre entre les hautes colonnes qui soutenoient la voûte à une hauteur prodigieuse, cachée dans les ombres que projetoient au loin leurs bases énormes. Toutes ces colonnes chargées de faisceaux de lances, de cimeterres et d'armes à feu, formoient une espèce de forêt à travers laquelle on ne pouvoit distinguer que confusément ce qui se passoit au centre de cette salle souter-

taine. Antonia, exaltée par son attachement pour sa sœur, s'armoit de plus en plus d'une résolution jusqu'alors étrangère à son caractère. Chaque fois que les voix réunies remplissoient les échos d'un bruit prolongé qui pouvoit couvrir le bruit de ses pas, elle voloit d'une colonne à l'autre, et attendoit, pour oser tourner ses yeux sur l'enceinte, que le silence universel qui y succédoit de temps à autre, et que son aspect auroit sans doute troublé, lui prouvât qu'elle n'avoit pas été aperçue. Cependant la délicatesse de sa vue ne lui permettoit de distinguer les objets que comme

s'ils avoient été interceptés par un nuage, et le vague que son imagination prêtoit à leurs formes incertaines augmentoit la terreur de cette scène nocturne. Du côté opposé à l'entrée du souterrain, s'élevoit une longue suite d'arcades anguleuses dont les pointes se perdoient dans l'obscurité de la voûte, et qui n'étoient séparées entre elles que par des groupes de colonnes minces, noircies et usées par le temps. Des tentures de deuil coupoient ces arcades à une certaine élévation, et les brigands disséminés sur le fond de cette décoration funèbre ajoutoient à sa mystérieuse

horreur; les uns, immobiles et recueillis, assis au fond des stalles creusées dans le massif des colonnes, et qu'on auroit pris pour des figures sinistres disposées par un sculpteur atrabilaire; ceux-ci, debout autour des candelabres de fer, et attisant de leurs poignards la flamme des torches et des brasiers; ceux-là qui se perdoient dans la nuit des portiques éloignés, et qui, à travers les ténèbres mobiles dont s'obscurcissoient et se dégageoient tour à tour leurs têtes sourcilleuses et leurs barbes touffues, ressembloient à autant de fantômes. Parmi eux, il en étoit un surtout dont la

singulière attitude excitoit d'autant plus vivement l'attention d'Antonia, qu'elle jugea bientôt qu'il étoit malheureux et sensible. Son visage étoit enveloppé d'un crêpe qui le cachoit entièrement. Agenouillé sur les premières marches d'une estrade dont le reste se déroboit à la vue d'Antonia, il étoit appuyé sur la poignée de son sabre et pleuroit amèrement. Le bruit de ses sanglots interrompoit seul la voix ferme et soutenue du prêtre qui présidoit au sacrifice. Antonia, hors d'elle-même et pressée d'une curiosité invincible, fit un mouvement pour voir l'autel. C'étoit un lit funèbre, et

sur ce lit une femme couchée, la tête soulevée sur un coussin de velours noir, et à peine défigurée par les traces récentes de la mort. Ma sœur ! s'écria Antonia, et elle tomba. C'étoit elle en effet, car le coup de fusil tiré sur le bateau l'avoit tuée, et la troupe de Jean Sbogar lui rendoit les derniers honneurs.

CHAPITRE XV.

Pourquoi hérisses-tu ainsi, en me regardant, ta chevelure sanglante? Pourquoi tournes-tu sur moi ces yeux dont la prunelle desséchée a disparu de son orbite? Ce n'est pas moi qui t'ai tué.

SHAKESPEARE.

Vous retrouverai-je partout, ombres des assassinés, avec vos larges plaies livides? et vous, mères éplorées, qui me montrez ces flammes allumées par mes mains, ces flammes dont les langues horribles dévorent le berceau de vos premiers-nés?

SCHILLER.

ANTONIA resta long-temps ensevelie dans un état qui ressembloit

au sommeil. Elle ne paroissoit éprouver aucune agitation, et ce calme étoit si profond, il devoit faire place selon toute apparence à de si mortelles angoisses, qu'on trembloit de le voir cesser. Cependant, elle revint à elle sans manifester de douleur. Tout au plus, elle sembloit occupée d'une idée fâcheuse, d'un souvenir importun, qu'elle essayoit de chasser. Elle promenoit ses regards autour d'elle avec incertitude, et passoit sa main sur son front pour chercher à se rendre compte d'un doute inquiétant. Je sais bien, dit-elle enfin, je sais où elle est. Je la retrouverai ce

soir. Fitzer, le plus jeune des brigands, s'approcha d'elle pour s'informer de son état. Elle lui sourit comme à une personne connue, parce que c'étoit lui qui lui avoit parlé la veille de la part de Jean Sbogar.

. . . .

Je vous attendois depuis longtemps, reprit-elle. Je voudrois savoir de vous de quel supplice vous punissez les indiscrets qui pénètrent dans vos fêtes sans y avoir été priés. Je connois une jeune fille.... Mais je vous recommande ce secret sur le salut de ce que vous aimez le mieux au monde..... Pro-

mettez-moi de n'en parler jamais à personne. — Le jeune homme la regardoit, les yeux mouillés de larmes, parce qu'il s'apercevoit que sa raison étoit égarée. Attends, lui dit-elle du ton de la plus grande surprise, ce sont des larmes! je croyois qu'on ne pleuroit plus. Ne cache pas tes larmes. Quant à moi, je ne puis plus en montrer. Je me souviens d'avoir vu un autre homme, c'étoit dans un endroit où je n'étois pas attendue, un homme, qui pleuroit aussi. Je pense que ce pouvoit être toi, car son visage étoit couvert d'un voile qui m'empêchoit de le reconnoître.

Ses traits me sont inconnus comme à vous, répondit Fitzer. Peu d'entre nous l'ont aperçu autrement qu'à travers ce voile ou la visière de son casque. Nos vieux guerriers seuls l'ont vu à découvert dans les combats; mais il vient très-rarement à Duino, et n'y paroît que masqué depuis que nous parcourons sans danger les provinces vénitiennes. C'est notre capitaine. — Où est-il? reprit froidement Antonia. Il ne sait donc pas que je suis ici? — Il le sait, mais il n'ose se présenter devant vous, de crainte que sa présence ne vous alarme, et que vous ne lui impu-

tiez l'erreur qui vous a rendue captive. — Captive ! dis-tu. Antonia est plus libre que l'air ! Cette nuit encore, je me suis promenée bien loin d'ici dans des bosquets délicieux, où je respirois un air si pur ! Je n'ai jamais vu tant de fleurs ! Ma sœur y étoit avec moi; elle a voulu y rester. J'y allois plus souvent quand j'étois plus jeune ; mais je n'y suis jamais allée avec ma mère. Ma vie a bien changé depuis ce temps-là. — Antonia reposa sa tête sur sa main, et ses paupières s'abaissèrent. Son teint étoit animé des couleurs les plus vives, ses lèvres desséchées par une

haleine brûlante. Une fièvre de feu faisoit bouillonner son sang.

Le destin d'Antonia s'accomplissoit. Il ne lui restoit plus sur la terre d'autre protection que celle de ce redoutable amant qui lui avoit si mystérieusement apparu au *Farnedo*, et qui étoit Jean Sbogar lui-même. L'amour de Jean Sbogar veilla sur elle avec une sollicitude et avec une pureté qui l'auroit étonnée sans doute, si le trouble de sa raison lui avoit permis de réfléchir sur son état. On fit venir des chaumières de Sestiana de jeunes femmes pour la servir et pour

la garder; des médecins célèbres furent appelés ou enlevés des villes voisines pour lui donner les soins que sa maladie exigeoit. Un ecclésiastique, depuis long-temps prisonnier des brigands, celui qui venoit de célébrer le service funèbre de madame Alberti, dans un souterrain qu'ils avoient converti en chapelle pour cette cérémonie, épioit auprès de son lit de douleur les instans lucides que son mal lui laissoit, pour lui porter les consolations du ciel. Ces hommes féroces enfin, dont l'âme n'avoit dû concevoir jusque-là que des pensées de sang, purifiés par l'as-

pect de tant d'innocence et touchés de tant d'infortune, lui prodiguèrent les marques de soumission les plus délicates et les plus tendres. Antonia s'accoutumoit à les voir et à les entretenir des illusions bizarres qui se succédoient dans son imagination malade. Jean Sbogar, lui seul, n'osoit se présenter auprès d'elle sous le voile ou le casque à visière qui déroboit ses traits, que lorsqu'elle étoit livrée au sommeil, ou que le délire lui ôtoit la connoissance de tous les objets, et qu'il pouvoit nourrir ses regards de la douloureuse contemplation de l'objet aimé, sans s'exposer à lui

inspirer de la crainte et de l'horreur. Un jour cependant, prosterné à ses pieds et incapable de contenir les sentimens qui l'oppressoient, Antonia! s'écria-t-il d'une voix étouffée par les sanglots, Antonia! chère Antonia! — Elle se retourna de son côté, et le regarda avec douceur. Il s'empressoit de s'éloigner. Elle le rappela d'un signe. Il demeura, la tête penchée sur sa poitrine, dans l'attitude de l'obéissance et de l'attention. Antonia! dit-elle après un moment de silence, je crois que c'est en effet mon nom, je le portois dans la maison où je suis née, et l'on me promettoit alors d'être

heureuse. Ecoute, continua-t-elle en prenant la main du voleur, je veux te faire une confidence. Du temps de ma première jeunesse, quand je croyois qu'il étoit si aisé et si doux de vivre, quand mon sang ne brûloit pas mes veines, quand mes pleurs ne brûloient pas mes joues, quand je ne voyois pas des esprits qui courent dans les halliers, qui ouvrent la terre en la frappant de leur pied, qui y creusent des abîmes plus profonds que la mer, et qui en font jaillir des sources de feu; quand les âmes des assassins qui n'ont point d'asile dans le tombeau, ne venoient pas

encore autour de moi bondir et s'élancer avec des rires cruels; et qu'à mon réveil je n'étois pas obligée de détacher la vipère enlacée à mes cheveux, la vipère dont la tête écumante d'un poison bleuâtre a reposé sur mon cou..... dans ce temps-là il y avoit un ange qui voyageoit sur la terre avec des traits qui auroient ému le cœur d'un parricide; mais je n'ai fait que le voir, parce que Dieu le retira quand sa félicité fut jalouse de la mienne, et je l'appelois Lothario, mon Lothario...... Je me rappelle que nous avions un palais dans des montagnes bien éloignées.

Jamais je n'ai pu en trouver le chemin.

Quoique le brigand n'eût pas quitté son voile, Antonia s'aperçut que ses pleurs avoient redoublé à ces derniers mots. Elle lui sourit alors avec une pitié tendre ; et, reprenant sa main qu'elle avoit laissé échapper et qui n'avoit osé retenir la sienne : Je sais, lui dit-elle, que je te fais de la peine, et je t'en demande pardon. Je n'ignore pas que tu m'aimes et que je suis ta fiancée, la fiancée de Jean Sbogar. Tu vois que je te connois et que je parle raison aujourd'hui. Il y a long-temps

que notre mariage est arrangé ; mais je n'ai pas voulu avoir de secret pour toi. D'ailleurs ce Lothario pourroit bien ne pas exister. J'ai vu, depuis quelques jours, tant de personnes qui n'existent que dans mon imagination et qui m'échappent quand je reviens à moi. Je suis sûre, par exemple, que tu ne m'as pas connu de sœur? Non, reprit-elle après avoir réfléchi un instant. Si j'avois une sœur, elle me tiendroit lieu de mère, et nous ne pourrions nous passer d'elle à la célébration de nos noces. Dis-moi si tu fais, pour les célébrer, de brillans préparatifs? Il le faut,

car la mariée est une riche héritière. J'ai des agrafes de vermeil et des anneaux d'hyacintes pour me parer; mais je ne veux dans mes cheveux qu'une simple guirlande d'églantine. Elle s'interrompit de nouveau. Son égarement redoubloit. Un sourire affreux à voir s'arrêta sur sa bouche. — Ce sera une belle fête! continua-t-elle, tout l'enfer y sera. Le flambeau des noces de Jean Sbogar doit faire pâlir le soleil dans son midi. Vois-tu d'ici les conviés? Tu les connois tous. Je n'ai invité personne. En voilà qui ont les membres à demi-calcinés par le feu; des vieillards,

des enfans dont les lambeaux se réveillent vivans des incendies que tu as allumés pour prendre part à tes plaisirs...... En voilà d'autres qui se lèvent dans leur linceul et qui se glissent à la table du festin en cachant des plaies sanglantes. O mon Dieu, quels monstres ont tué cette jeune femme? Pauvre Séraphine! Et de quel nom ils me saluent..... Les as-tu bien entendus?....... SALUT, SALUT....... Je n'oserai jamais le répéter. SALUT, disent-ils; et ils murmurent tous ensemble le mot de ralliement des maudits, le cri de joie que Satan auroit poussé s'il avoit vaincu son

créateur, la parole secrète que prononce une exécrable mère qui va égorger son enfant, pour se rendre sourde à ses gémissemens.

— SALUT A LA FIANCÉE DE JEAN SBOGAR.....

En achevant ces mots, Antonia perdit connoissance. Cette crise fut longue et terrible : long-temps même on désespéra de sa vie. Pendant huit jours, le chef des voleurs, immobile au pied du lit sur lequel elle étoit couchée, attentif à tous ses mouvemens, ne s'étoit occupé d'aucun autre soin que de la servir. Il veilloit et pleuroit.

Quand l'état d'Antonia fut amélioré, certain qu'elle s'étoit familiarisée avec son aspect, et qu'elle le voyoit sans effroi, il veilloit encore. Cette assiduité la frappa. Les réminiscences qu'elle avoit du passé étoient trop confuses pour que le nom de cet homme et les souvenirs qui y étoient attachés lui inspirassent un sentiment continu d'horreur. De temps en temps seulement, son âme se révoltoit contre l'idée de dépendre de lui, et sa seule approche la glaçoit d'épouvante; mais plus ordinairement abandonnée comme un enfant, par l'absence de sa rai-

son; au seul instinct de ses besoins, elle ne voyoit plus, dans le capitaine des bandits de Duino, qu'une créature sensible et compatissante qui s'efforçoit d'adoucir l'amertume de ses souffrances, et qui prévenoit, avec empressement, ses moindres besoins. Alors elle lui adressoit des paroles douces et flatteuses, qui paroissoient redoubler la douleur secrète dont il étoit dévoré.

. . . .

Un jour, entre autres, il étoit assis auprès d'elle, voilé suivant son usage, et attentif à protéger son sommeil contre tous les accidens

qui pourroient le troubler. Elle se réveilla cependant tout-à-coup avec un mouvement brusque, en prononçant le nom de Lothario. Je le voyois, dit-elle en soupirant profondément, il étoit assis à ta place. Je l'y vois souvent dans mon sommeil, et je m'y trouve bien heureuse; mais comment se fait-il que je crois l'y voir aussi quelquefois quand je suis éveillée, et quand il me semble que je ne rêve point? C'est là, sous ce rideau, qu'il a coutume de venir. — Dans ces jours de deuil... et d'espérance, où je me sentois appelée à l'éternelle liberté, un ruisseau de flam-

Le voleur paroissoit n'avoir pas entendu Antonia. Il étoit plongé dans un silence profond. Il se leva et marcha dans la chambre à pas précipités, puis il revint vers Antonia et la contempla long-temps. Ses dents se heurtoient violemment. Une méditation horrible sembloit l'occuper tout entier au point même de ne pas discerner l'effroi toujours croissant qu'il inspiroit à son infortunée prisonnière. Enfin elle se souleva sur son lit, parvint à se soutenir sur ses genoux, et lui cria, les mains croisées en signe de prière : Grâce, grâce, pardonne-moi! ne crains rien de Lothario;

il ne veut point d'Antonia. Je me donnois à lui, et il m'a refusée. — Grâce encore pour cette fois, et je ne t'en parlerai jamais! — Ensuite elle retomba, car ses forces étoient épuisées. Jean Sbogar vola à ses pieds, saisit l'extrémité d'un de ses vêtemens qui flottoit jusqu'à terre, y imprima sa bouche avec fureur, et s'enfuit.

CHAPITRE XVI.

Force du guerrier, qu'es-tu donc? Tu roules aujourd'hui la bataille devant toi en nuages de poussière. Tes pas sont jonchés de morts, comme les feuilles desséchées marquent pendant la nuit la route d'un spectre. Demain le rêve momentané de la bravoure est fini ; ce qui épouvantoit des milliers d'hommes a disparu. Le moucheron, porté sur ses ailes couleur de fumée, chante sur les buissons son hymne de triomphe, et insulte à ta gloire qui n'est plus qu'un vain mot.

OSSIAN.

Il y avoit deux mois qu'Antonia vivoit de cette manière parmi les

brigands de Duino, sans que son état eût changé, sans qu'il eût donné d'espérance. Elle avoit seulement repris quelques forces, et elle aimoit à venir respirer l'air du soir à sa fenêtre, sur la mer. Un jour, aucune des personnes qui la servoient n'avoit paru auprès d'elle. C'étoit la première fois que cela arrivoit; mais elle s'en aperçut à peine. Le bruit du canon qui grondoit aux environs de Duino l'occupa davantage, parce que l'émotion qu'il lui causoit se répétoit souvent. Désirant de voir ses compagnes, elle descendit le grand escalier, parcourut les salles et les

vestibules, et trouva le château désert. Le canon se rapprochoit, et chaque coup étoit suivi d'une rumeur semblable à celle de la tempête. Antonia remonta, ouvrit sa fenêtre et regarda la mer. Elle y remarqua un grand nombre de petits bâtimens ou de nacelles pareilles à celles des pêcheurs, qui sembloient cerner le pied de la forteresse. Toutes ces impressions furent assez vives d'abord, mais elles s'effacèrent promptement. La nuit étoit tombée, l'air étoit serein, les flots tranquilles, le ciel peuplé de myriades d'étoiles resplendissantes, comme dans la nuit

où le bateau d'Antonia avoit été arrêté sur les côtes d'Istrie en sortant des lagunes. Elle prit quelque temps plaisir à le contempler. Cependant le bruit qu'elle avoit entendu s'augmentoit derrière elle d'une manière menaçante. Elle crut distinguer un cliquetis d'épées, des imprécations, des gémissemens qui faisoient place, de moment en moment, à un silence de mort. Elle étoit trop malheureuse pour craindre, si elle avoit eu l'usage de sa raison, car son sort ne paroissoit pas susceptible de changer en mal; mais elle ne vit, dans la catastrophe qui s'annonçoit, que le

danger de souffrir, et les plaintes qui frappoient son oreille lui donnoient une idée affreuse des douleurs auxquelles elle alloit être exposée. Les galeries du château n'avoient pas été éclairées, et l'obscurité étoit devenue profonde. Elle s'y engagea cependant, et se glissa le long des murailles ténébreuses, en les suivant de la main. Quand elle fut au haut de l'escalier, elle écouta. Les cours étoient remplies d'hommes d'armes qui parloient confusément. On ne se battoit plus. La crosse des fusils résonnoit seule en tombant sur les dalles du pavé. Tout-à-coup elle entendit un tumulte

horrible, au milieu duquel s'élevoit le nom de Jean Sbogar. Un homme poursuivi s'élança dans l'escalier, et passa auprès d'elle comme l'éclair. Quelques flambeaux commençoient à luire sur les premiers degrés. Les baïonnettes se choquoient. Les marches de pierre retentissoient sous les pas des soldats. Antonia courut vers sa chambre; et, en y rentrant, il lui sembla qu'on la nommoit d'une voix sourde. Qui m'appelle? dit-elle en tremblant. C'est moi, répondit Jean Sbogar, ne t'effraie point. Adieu pour toujours. Il s'étoit approché de la fenêtre, et déjà la troupe qui étoit à

sa recherche remplissoit l'extrémité opposée de la galerie. Le voleur revint vers Antonia, et la saisit. C'est moi, c'est moi, dit-il; adieu pour toujours! — Antonia éprouvoit un sentiment vague d'horreur et de tendresse qu'elle ne comprenoit point. Sbogar frémissoit. Il la pressa d'un de ses bras contre son cœur. — Antonia, chère Antonia! s'écria-t-il; adieu pour toujours! Oh! pour la dernière fois, plus que cette minute dans tous les siècles! Antonia, chère Antonia! — Son voile étoit tombé, mais Antonia ne voyoit point son visage. Elle le touchoit, elle avoit senti le

feu de son haleine. Au même instant les lèvres du brigand s'attachèrent aux siennes, et leur imprimèrent un baiser qui répandit dans les sens d'Antonia une ivresse inconnue, une volupté dévorante qui tenoit du ciel et de l'enfer. Profanation ou sacrilége ! dit Sbogar. Tu es ma maîtresse et ma femme, et que le monde périsse maintenant! — En prononçant ces mots, il la déposa sur le degré élevé qui montoit à la fenêtre, et s'élança dans la mer. Ils s'étonnèrent de ne pas voir le voleur, et demandèrent à Antonia si elle l'avoit aperçu. Paix, leur dit-elle, en appliquant son doigt sur sa bou-

che, il est allé le premier au lit nuptial; — et voilà, continua-t-elle en montrant le crêpe qu'il avoit laissé à ses pieds, voilà son présent de noces.

CHAPITRE XVII ET DERNIER.

Celui que l'ange me fit voir alors étoit monté sur un cheval pâle, et traînoit tous les vivans à sa suite. Il s'appeloit LA MORT.

APOCALYPSE.

Les troupes françoises venoient d'entrer dans les provinces vénitiennes. Le premier soin des généraux fut de purger ce pays des brigands qui l'infestoient, et qui pouvoient devenir pour une armée opposée le plus redoutable auxiliaire. C'est ce motif qui avoit dé-

terminé l'attaque du château de Duino. Presque tous les bandits périrent les armes à la main. On ne put avoir vivans qu'un petit nombre d'entre eux que des blessures graves venoient de mettre hors de combat ou qui s'étoient précipités dans la mer, et qui y avoient été recueillis par ces nacelles qu'Antonia avoit observées. On présumoit que Jean Sbogar devoit se trouver parmi ces derniers; mais comme ses traits n'étoient pas connus des brigands eux-mêmes, rien ne pouvoit fixer sur ce point les doutes de leurs vainqueurs. Fitzer, Ziska et la plupart des principaux affidés du

capitaine, étoient morts à ses côtés avant qu'il rentrât dans le château. Les prisonniers furent envoyés à Mantoue pour y être jugés. On préféra cette ville assez éloignée à toute autre, parce qu'elle les mettoit hors de la portée et des tentatives de leurs complices, et que son heureuse position militaire la défendoit d'un coup de main. Antonia y fut conduite dans une voiture séparée. Son état de démence étant bien manifeste, on la confia dans un hôpital aux soins d'un médecin célèbre par les progrès qu'il avoit fait faire à la connoissance et au traitement de cette triste maladie. Ses efforts

furent couronnés d'un funeste succès. Antonia guérit, et comprit toute l'étendue de son malheur.

Pendant le temps qu'elle avoit passé dans cette maison, elle avoit d'abord été l'objet de ces pieuses sollicitudes dont la religion seule peut enseigner le secret à la charité. A mesure qu'elle s'y étoit fait connoître, et que son esprit dégagé des ténèbres qui l'obscurcissoient avoit repris ce charme liant qui enchaîne le cœur, elle avoit excité autour d'elle, et surtout parmi les saintes filles qui desservoient cet hospice, un sentiment plus doux

que la pitié. Elle étoit aimée. Comme aucune affection ne la rappeloit dans le monde, et que cet asile paisible étoit désormais tout pour elle, il lui fût aisé de s'accoutumer à l'idée d'y finir sa vie. Un peu plus tard, elle auroit été forcée de s'y résoudre. Quelques démarches pour rentrer dans ses grands biens restèrent inutiles. Des collatéraux avides, arrivés à la suite de l'armée, avoient fait constater la mort de madame Alberti, avoient supposé la sienne, et s'étoient emparés de son héritage. Ils étoient puissans. Cette spoliation les rendoit riches. Les réclamations d'Antonia ne

pouvoient être entendues. Elle n'étoit plus aux yeux des hommes qu'une orpheline sans nom et sans aveu. Ce fut la moindre de ses infortunes, et son cœur ne la ressentit qu'en pensant au bien qu'elle auroit pu faire dans son nouveau genre de vie si elle y avoit apporté les ressources de l'opulence. Ses bijoux suffirent du moins à sa dot et à la distribution des aumônes qui devoient faire connoître aux pauvres qu'il leur étoit venu à l'hôpital de Sainte-Marie une bienfaitrice de plus. Le jour de sa profession, long-temps retardé à cause de son extrême foiblesse, étoit enfin arrivé.

quand deux shires vinrent la mander au nom de la justice.

L'instruction du procès des brigands étoit achevée. Ils avoient été condamnés à la peine capitale au nombre de quarante, mais rien ne prouvoit que Jean Sbogar fût parmi eux, et la terreur de ce nom formidable planoit encore sur les provinces vénitiennes, où il pouvoit seul rallier de nouvelles bandes aussi dangereuses que la première. Dans cette incertitude, on se rappela la jeune fille folle qui avoit été trouvée au château de Duino, et que tous les témoignages

s'accordoient à présenter comme le seul objet qui eût jamais attendri l'implacable férocité de Jean Sbogar. On pensa qu'elle le reconnoîtroit sans doute parmi ses complices s'il se trouvoit avec eux, et que son premier mouvement l'indiqueroit d'une manière certaine; c'est pour cela qu'on avoit jugé à propos de la faire placer dans la grande cour des prisons, au moment où les condamnés y passeroient pour la dernière fois.

Antonia étoit revêtue de son habit de noviciat; ses cheveux étoient déjà attachés sous le bandeau des

vierges, dont son teint pâle effaçoit la blancheur : deux sœurs hospitalières l'accompagnoient. Presque incapable de se soutenir, elle s'appuyoit sur le bras de l'une d'elles; sa main étoit fixée sur l'épaule de l'autre, et sa tête retomboit sur sa poitrine. Bientôt un bruit étrange se fit entendre; c'étoit l'exclamation d'une horrible impatience qui se voyoit enfin satisfaite ; elle leva les yeux et crut distinguer quelque chose d'extraordinaire; mais sa vue la servoit mal. Un officier de justice, qui s'en aperçut, la fit avancer de quelques pas : elle vit plus distinctement,

sans comprendre ce qu'elle voyoit : c'étoit des hommes dont le costume hideux la navroit de terreur, et qui s'avançoient sur une seule ligne devant une haie de soldats. Leurs pas étoient mesurés, leurs stations fréquentes. A chacun d'eux elle sentoit s'accroître son affreuse inquiétude ; enfin elle fut frappée d'une illusion effroyable et crut retomber en proie au délire dont elle venoit d'être sauvée. C'étoit lui. — C'étoit ce tableau qui lui avoit inspiré une terreur si profonde à Venise, quand la tête de Lothario apparut dans une glace au-dessus de son schall rouge. Elle s'avança

d'elle-même pour convaincre ou pour détromper ses yeux ; sa physionomie avoit le même caractère. Il étoit enveloppé d'une robe ou d'un manteau de la même couleur. C'étoit lui.—Lothario ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante, en se précipitant vers lui. Lothario se détourna et la reconnut. Lothario ! dit-elle en s'ouvrant un passage au travers des sabres et des baïonnettes, car elle concevoit qu'il alloit mourir. Non, non, répondit-il, je suis Jean Sbogar !—Lothario ! Lothario !.....—Jean Sbogar ! répéta-t-il avec force. — Jean Sbogar ! cria Antonia. O mon Dieu !...... et

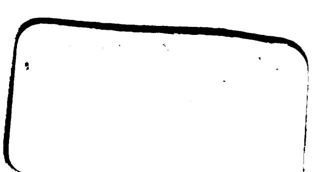
son cœur se brise. Elle étoit par terre, immobile; elle avoit cessé de respirer. Un des sbires souleva sa tête avec la pointe de son sabre, et lui laissa frapper le pavé en l'abandonnant à son poids. Cette jeune fille est morte, dit-il...... — Morte? reprit Lothario en la considérant fixément. — Marchons!

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
DU TOME SECOND.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON.




Digitized by Google